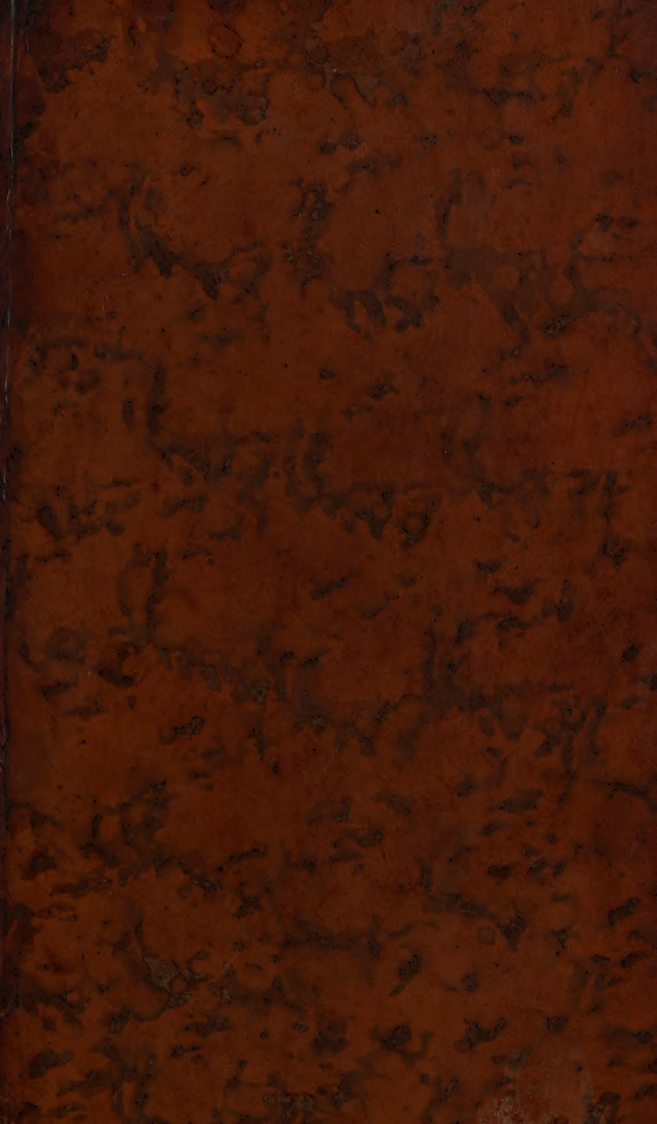






ESSAI
SUR
LE MÉCHANISME
DES PASSIONS
EN GÉNÉRAL.

ESSAI
SUR
LE MÉCHANISME
DES PASSIONS
EN GÉNÉRAL,

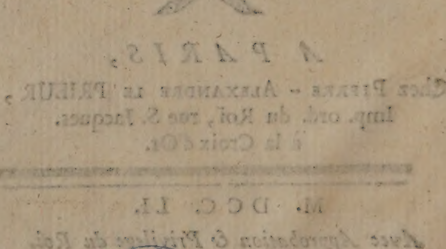
Par M. LALLEMANT, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.



A PARIS,
Chez PIERRE - ALEXANDRE LE PRIEUR ;
Imp. ord. du Roi, rue S. Jacques.
à la Croix d'Or.

M. DCC. LI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Affectus animi violenti, aut diu permanentes iidem, cerebrum, nervos, spiritus, musculos mirabiliter & efficacissimè mutant, figunt, depravant; unde quoscumque ferè morbos valent producere, & fovere, pro suâ diversitate, & duratione. Boerhaav. Inst. Med. *N°.* 771.



PRÉFACE.

ON peut conſidérer les Paſſions ſous trois aſpects différens. Le Métaphyſicien toujours ſublime dans ſes doctes ſpéculations, ne les enviſage que comme mouvemens ou affections de l'ame, abſtraction faite de ce qu'elles peuvent avoir de commun avec le corps. Le Philoſophe moral, obſervateur ſcrupuleux de tout ce qui peut influer ſur les mœurs, la conduite,

& la vertu, va chercher les Paſſions dans les replis du cœur humain, pour les juger enſuite au tribunal de la raiſon. Le Médecin enfin, renfermé par état dans la contemplation du jeu méchanique des organes, ne doit conſidérer dans les Paſſions, que les rapports qu'elles peuvent avoir avec la diſpoſition de ces organes. Il doit en aſſigner les différentes cauſes relativement à cette diſpoſition, en déveloper phyſiquement les principaux effets, & expliquer en quoi & comment

elles peuvent influer ſur l'œconomie animale & la ſanté.

On a des traités excellens & en différent genre ſur les Paſſions conſidérées dans leur point de vue métaphyſique & moral, & je ne ſcais par quelle fatalité les Médecins tant anciens que modernes, ont juſqu'à préſent négligé d'en approfondir les cauſes & les effets Méchaniques, & de les mettre dans un jour profitable à l'art de guérir. Ils conviennent tous que les Paſſions ont une action bien

décidée ſur la ſanté & la maladie, & je n'en connois aucun qui ait encore voulu entrer dans des détails un peu circonſtanciés à cet égard. Ne ſachant donc à quoi attribuer un ſilence auſſi unanime ſur un objet auſſi intéreſſant, & ne trouvant nulle part de traité connu ſur cette matiere en particulier; je conçus le deſſein, il y a quelque tems, de raſſembler ce que je pourrois trouver de plus inſtructif dans les meilleurs Auteurs ſur les cauſes & les effets Méchaniques des Paſſions.

Cette compilation achevée, je me fis un plan sur lequel j'arrangeai le tout ; j'y associai mes réflexions, & il en résulta, comme par hazard, un corps d'ouvrage que je n'avois d'abord imaginé, que pour mettre à profit tous ces instans de loisir, qu'un jeune Médecin trouve toujours abondamment dans l'exercice de sa profession. Bientôt après je consultai des amis prudens & éclairés, qui me donnerent des avis, dont je profitai. Enhardi par l'indulgence & la politesse avec laquelle ils vou-

lurent bien accueillir un petit eſſai, deſtiné uniquement à mon inſtruction particuliere, je formai le deſſein de le faire imprimer; ils ne m'en détournerent point, & je ſuccombe aujourd'hui à la tentation. Expliquons maintenant les réflexions qui m'ont guidé dans la conduite & l'exécution de ce projet.

Il n'en eſt pas des Paſſions, comme des autres queſtions qu'on peut agiter en Médecine. Les recherches & les découvertes des plus ſçavans

Médecins, ſur tel ſujet que ce ſoit, ne trouvent ordinairement de lecteurs que parmi les gens de l'art. Le reſte des hommes envisageant ces ſortes d'ouvrages ſous un dehors peu attrayant, n'oſe en hazarder la lecture. Mais un écrit ſur les Paſſions, de quelque nature qu'il ſoit, produit un effet tout différent. C'eſt une matiere ſur laquelle on ne peut épuiſer la curioſité des hommes. Nous ſommes tous ſans exception, néceſſairement & habituellement ſujets aux Paſſions,

& chaque homme en particulier, ſe cherche, pour ainſi dire, & aime à ſe retrouver dans les différens portraits qu'on en peut faire. Un écrit ſur les Paſſions, eſt un ouvrage à la lecture duquel, tous les hommes ont un droit acquis & naturel.

Si cette réflexion a quelque choſe de flateur pour moi, elle m'éclaire en même tems ſur les difficultés de mon entrepriſe. Il eſt glorieux aſſurément d'intéreſſer beaucoup de monde à ſon ſuccès, mais ce même

ſuccès devient auſſi bien équivoque, lorſqu'il dépend des caprices de toute ſorte de lecteurs. Au reſte, cette conſidération, toute effrayante qu'elle eſt, ne m'a point ébranlé dans mon deſſein. S'il n'appartient qu'aux gens conſommés dans l'art d'aſpirer à l'honneur d'inſtruire les ſçavans; je crois auſſi que pour expoſer ſimplement & clairement quelques notions de Phyſique aſſez ſuperficielles, & pour les mettre à la portée des lecteurs les plus bornés dans ces connoiſſan-

ces, il faut plus d'adreſſe, de précautions, & de travail, que de talens réels. En conſéquence j'imagine que cette entrepriſe n'eſt pas abſolument au deſſus de mes forces, & que je puis à la rigueur prendre de pareils engagemens. Quoi qu'il en ſoit, je reviens à l'expoſition du plan que j'ai cru devoir ſuivre dans ces circonſtances.

Quoique mon objet principal ſoit d'expliquer phyſiquement les cauſes & les effets méchaniques des Paſſions, j'ai cru qu'avant que

d'entrer dans aucun détail à cet égard, je devois les examiner un moment dans leur point de vue intellectuel. Pour cet effet j'ai mis en tête de cet ouvrage, un avant-propos, dans lequel, en parcourant sommairement quelques notions générales sur la nature & les différences des Passions considérées métaphysiquement; je m'explique en passant sur un ou deux points seulement, dans lesquels je ne me trouve pas tout à fait d'accord avec ceux qui en ont écrit avant moi. Mais

comme l'aridité de ces détails, auroit pû déplaire à un grand nombre de gens, peu familiarisés avec tout ce qui s'appelle discussion abstraite, j'ai insisté par préférence & à dessein, sur les objets les plus rians & les plus intéressans de la Métaphysique. C'est dans cette vue, par exemple, que je me suis appliqué particulierement à déveloper le caractere essentiel de l'amour considéré entre deux personnes de différent sexe. J'ai pensé qu'une question de cette nature approfondie

d'une maniere appropriée au ſujet, trouveroit grace aux yeux des Métaphyſiciens les plus ſuperficiels. C'étoit le ſeul moyen qui me reſtât pour les dédommager de la ſécchereſſe de pluſieurs autres détails moins ſuſceptibles d'ornement. Ces généralités expoſées, j'entre en matiere.

Je diviſe cet ouvrage en deux parties. Dans la premiere, je traite *des cauſes des Paſſions relativement à la diſpoſition & au jeu réciproque des organes*. Dans la ſeconde, j'en expoſe *les*

effets Méchaniques. Je diſtingue les cauſes Phyſiques des Paſſions en trois eſpeces : *cauſe efficiente*, dépendante eſſentiellement des vibrations des fibres du cerveau ; *cauſes prochaines occaſionnelles*, réſultantes de l'impreſſion communiquée immédiatement à ces mêmes fibres ; *cauſes éloignées accidentelles*, relatives aux différences de conſtitution que l'âge, le ſexe, le tempérament, l'air, les alimens &c. entraînent dans les différentes parties du corps en général, & en par-

ticulier dans les organes des opérations de l'ame.

Quant aux *effets Méchaniques des Passions*, j'en admets de trois sortes. 1°. *Les signes extérieurs des Passions*, tels que les changemens subits qu'elles occasionnent dans le regard, les traits, la couleur du visage &c. 2°. *Les Phénomenes des Passions*, c'est-à-dire les accidens extraordinaires, que l'ébranlement des fibres du cerveau produit sympathiquement dans toute la machine en général, & dans chaque organe en particu-

lier. 3°. *L'action des Passions sur l'œconomie animale & la santé*, où les impressions permanentes qu'elles laissent après elles dans l'exercice des différentes fonctions. Je finis enfin par une récapitulation & une application du tout à la pratique de la Médecine.

On voit par ce court exposé, que je n'envisage ici les Passions qu'en général. J'aurois pû les examiner chacune en particulier, & en détailler séparément les causes & les effets méchaniques; mais cette maniere de les

traiter m'auroit néceſſairement engagé dans des redittes languiſſantes. D'ailleurs on verra dans la ſuite que toutes les affections de l'ame ne different que pour la forme, & qu'elles ne conſtituent dans le fond qu'une ſeule & même Paſſion ; & en conſéquence, j'ai imaginé qu'elles ne devoient paroître ici qu'en gros, ſauf à faire obſerver dans l'occaſion les circonſtances accidentelles qui peuvent les différencier dans le particulier. Mais ce n'étoit pas le plus embaraſſant.

M'étant une fois proposé d'assortir mon sujet au goût & aux lumieres de toute sorte de lecteurs, il étoit question d'observer dans le corps de l'ouvrage les mêmes précautions que j'avois prises dans l'avant-propos, tant pour le style, que pour le choix & la distribution des matieres : & c'est à quoi j'ai donné une attention particuliere.

Premierement j'ai cru devoir saisir un milieu raisonnable entre la rudesse du langage dogmatique, & les graces affectées d'un néolo-

giſme recherché. Quant au ſecond objet qui étoit le choix & la diſtribution des matieres; j'ai conſidéré qu'il y avoit une infinité de gens, qu'un enchaînement uniforme de principes & de conſéquences continuelles fatiguoit & rebutoit. En conſéquence, j'ai répandu dans mes raiſonnemens autant de clarté & de préciſion qu'il m'a été poſſible. Mais comme une ſuite non interrompue de ces raiſonnemens, quelque lumineux qu'on les ſuppoſe, a toujours en ſoi quelque choſe

de fatiguant, j'ai fait revenir au ſujet pluſieurs queſtions amuſantes, qui pourront de tems en tems ſervir de délaſſement, & réveiller l'attention. C'eſt ainſi, par exemple, que je me ſuis étendu aſſez au long ſur la Muſique, la Danſe, & l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes. J'ai hazardé, même, quelques traits d'hiſtoire relatifs aux Paſſions ; en un mot, je n'ai rien négligé de tout ce qui m'a paru capable de répandre de la variété & de l'agrément dans mon ſujet. Enfin j'ai retranché du

corps de l'ouvrage tous les détails d'anatomie, de physiologie, de calcul &c. qui auroient pu détourner l'attention de l'objet principal, & rebutter beaucoup de monde. J'ai renvoyé tous ces détails au bas du texte, dans des notes qu'on pourra lire ou passer, selon qu'on aura plus ou moins de complaisance.

Tout étant ainsi disposé, il étoit question de donner à cet Ouvrage un titre approprié à la maniere dont les matieres y sont traitées; & je l'ai appellé *Essai sur*

le Méchanisme des Passions. J'ai dit plus haut, que mon dessein n'avoit été que d'exposer clairement, & de détailler avec précision quelques notions génerales & familieres sur les causes & les effets méchaniques des Passions, & de les mettre à la portée des Physiciens les plus superficiels. Or je n'ai point excédé ces engagemens, & j'ai crû devoir choisir un titre qui ne démentît point un plan aussi prudent. Celui d'*essai* effectivement, étoit le seul qui pût convenir à un écrit où rien n'est

approfondi, & qui n'eſt d'ailleurs que la premiere tentative d'un Auteur novice, & qui doit être circonſpect.

Quant au mot *Méchaniſme*, qui détermine ici la nature & le caractere de cet Ouvrage, j'ai penſé qu'il y auroit des oreilles délicates quipourroient en être offenſées. En général le mot *Méchaniſme* ne paroît pas fait pour déſigner aucune circonſtance des opérations de l'ame : j'en conviens ; & pour prévenir toute eſpece de ſoupçons à cet égard

je vais m'expliquer ſur ce que j'entens préciſément ici par *le Méchaniſme des Paſſions*.

Il eſt certain, en général, que les différentes opérations de l'entendement, & notamment les Paſſions, ſont aſſujeties aux mouvemens des organes qui leur ſont conſacrés ; & que de la communication du mouvement de ces organes aux différentes parties de la machine, il en réſulte pluſieurs phénomenes méchaniques dans ces parties : or ce ſont ces mouvemens & ces phénomenes,

nomenes, que je crois qu'on peut déſigner ſous le nom de *Méchaniſme* des opérations de l'entendement; en tout cas ce ne ſont que ces mouvemens des organes, leſquels conſtituent la cauſe phyſique & efficiente des affections de l'ame; & les phénomenes méchaniques qui en réſultent, que j'appelle ici *Méchaniſme des Paſſions*, & cela par la raiſon ſeulement que je ne trouve point dans la langue, de mot qui exprime mieux ce que je veux déſigner. Pour ce qui eſt de la nature

du commerce d'une ſubſtance ſpirituelle avec la matiere, & de l'action réciproque de l'une ſur l'autre, c'eſt une queſtion qui a été de tout tems l'écueil ordinaire de l'orgueil de l'eſprit humain, & que je ne m'ingere point d'approfondir. Dailleurs elle eſt tout à fait étrangere à mon objet: borné uniquement à la contemplation des objets naturels que Dieu *a livré à la curioſité & aux diſputes des hommes*, j'adore avec docilité la ſageſſe de ſes décrets impénétrables, & ne

prétens point m'arroger le droit *d'interroger mon Créateur.*



AVANT-PROPOS.

Des Passions considérées dans leur point de vue Métaphysique.

LEs Passions sont des mouvemens violens, dont l'Ame est affectée conséquemment à l'idée d'un objet, dont la représentation y produit une vive impression.

En suivant les termes de cette définition, on pourroit d'abord compter autant de Passions possibles, qu'il

y a de manieres dont l'Ame peut être violemment affectée. Mais cette décision seroit trop vague, & n'offriroit à l'esprit rien d'assez satisfaisant. Bien loin de multiplier ainsi à l'infini le nombre des affections de l'Ame, je crois qu'on peut absolument les réduire toutes à une seule ; & voici mon raisonnement.

Si de toutes les affections de l'Ame, il en est une qui par préférence lui soit elle seule positivement essentielle, de maniere que toutes les autres impressions

imaginables dont l'Ame eſt ſuſceptible, ne ſoient que des effets accidentels & relatifs à cette premiere affection, on peut dire en général qu'il n'y a qu'une ſeule Paſſion.

Or il eſt au dedans de nous un ſentiment ſecret, un penchant naturel vers tels ou tels objets, qui nous porte à nous y attacher. Ce ſentiment ſecret, ce penchant vers les objets en général, eſt de toutes les manieres dont l'ame peut être affectée, la ſeule qui lui ſoit poſitivement eſſentiel-

le. Qu'on examine toutes ces manieres. La colere, par exemple, la triſteſſe, &c. ne ſont que des mouvemens accidentels à notre ame, & étrangers à ſon eſſence : mais cette aptitude à nous affectionner aux objets, eſt une condition de l'ame auſſi ancienne que notre être, & inſéparable de notre exiſtence. Nous pouvons bien exiſter ſans triſteſſe, ſans colere, &c. mais non pas ſans amour pour quelque objet déterminé ou indéterminé.

De plus, cet amour étant

la ſource de l'intérêt que nous prenons aux objets ; intérêt ſans lequel ils ne nous affecteroient pas, toutes les impreſſions qu'ils font ſur nous, ne ſont que des effets relatifs, & des modifications ſubordonnées à cet amour.

Mais, dira-t-on, lorſque le Créateur a imprimé au dedans de nous un principe d'amour pour les objets qui nous environnent, cet amour n'étoit que pour les objets aimables : & par la même raiſon il nous a donné un principe de haine

pour ceux qui ſont haïſſables ; donc la haine eſt, auſſi bien que l'amour, une affection poſitivement eſſentielle à notre ame ; affection dont il peut auſſi réſulter des effets qui lui ſoient analogues & ſubordonnés. Non. La haine n'eſt pas une diſpoſition poſitive. Haïr quelque choſe, c'eſt ſeulement aimer ſon contraire. Ce n'eſt qu'une circonſtance accidentelle de l'amour qu'on a pour le contraire de ce qu'on hait : un de ces effets ſubalternes dont nous parlions tout à l'heure.

Je hais le vice, par exemple ; mais je ne le hais pas pour lui-même, ni pour ſa difformité. Je ne le hais que parce que j'aime la vertu. Cette difformité même n'exiſte que par comparaiſon à la vertu : aulieu que la beauté de la vertu exiſte par elle-même, & ſans comparaiſon au vice. Qu'on ne diſe pas qu'on peut haïr le vice, ſans aimer la vertu. On peut haïr le vice ſans être vertueux, ſans pratiquer la vertu, mais non pas ſans l'aimer. Cette haine du vice eſt toujours une

eſpece d'hommage ſtérile qu'on rend à la vertu, un amour ſecret qu'on a pour elle, & qui ne tourne à aucun profit.

Et d'ailleurs, pour que la haine fût une diſpoſition poſitive du cœur humain, il faudroit que le mal fût un être auſſi ancien que la création. Il faudroit que dès l'origine du monde Dieu eût créé des êtres poſitivement haïſſables. Or, cette idée repugne à ſa bonté & à ſa ſageſſe. Tout ce qui eſt ſorti de ſes mains porte le caractere de ſa divinité. Les

Cieux nous annoncent ſa gloire, il s'eſt peint lui-même dans ſes ouvrages, & rien de ce qui lui reſſemble ne peut être haïſſable.

Il eſt bien vrai, quoique Dieu n'ait pas créé le mal, que ce mal étoit néanmoins un être poſſible. Mais comme ſon exiſtence réelle n'entroit point dans le plan de la création, il étoit inutile que Dieu mît dans le cœur de l'homme, un principe de haine pour quelque choſe qui n'exiſtoit pas, & lorſqu'effectivement le mal a commencé à exiſ-

ter, Dieu pour cela n'a rien ajoûté à l'œconomie du cœur de sa créature. Il a décidé en lui-même, & dans la profondeur de sa sagesse éternelle, que celui qui aimeroit véritablement les vertus, haïroit assez les vices, sans lui donner après-coup une faculté déterminée pour les haïr positivement. Donc la haine n'est dans aucun cas une disposition positive du cœur humain. Elle n'est qu'un effet relatif à l'amour d'un objet contraire à celui qu'on hait. De toutes les affections de

l'ame, l'amour eſt toujours la ſeule qui lui ſoit poſitivement eſſentielle. Donc il n'y a qu'une ſeule Paſſion qui eſt l'amour.

Mais l'amour ainſi conſidéré comme notre paſſion primitive, eſt ſuſceptible d'une varieté étonnante de modifications. Il ſe multiplie ſous les dehors d'une infinité de mouvemens, tels que la haine elle-même, qui le rendent quelquefois méconnoiſſable, & que, pour ſe conformer à l'uſage, on peut auſſi caractériſer du nom de Paſſions, ſans

néanmoins confondre la cause avec les effets.

Je ſuppoſe un objet déterminé dont la repréſentation produit ſur mon ame l'impreſſion de l'amour. (*a*)

(*a*) Le mot d'amour doit être pris ici dans ſon ſens le plus général, & ſignifie toute eſpece d'attachement pour un objet de quelque nature qu'il ſoit. Je m'explique à deſſein, afin qu'on ne s'imagine pas que j'aye en vue principalement cette liaiſon qui ſe rencontre quelquefois entre deux perſonnes de différent ſexe, & qu'on déſigne ordinairement, & comme par préférence, ſous le nom d'amour. On verra par la ſuite que cette derniere maniere d'aimer, n'ayant le plus ſouvent qu'un rapport fort éloigné avec les opérations de l'ame, ce que je dis ici, ne doit point lui être appliqué d'une maniere excluſive.

Voilà cette aptitude naturelle que j'ai à affectionner tel ou tel objet en général, appliquée sur celui-la en particulier. Voyons maintenant de combien de mouvemens subalternes cet amour pourra être l'origine.

D'abord je sens un violent desir de posséder l'objet affectionné. Je compte avec impatience tous les instans qui reculent celui où il sera effectivement en ma possession. Tout objet contraire à celui-là me paroît odieux. Enfin je par-

viens à le posséder. Tous ces premiers mouvemens s'évanouissent & font place à la joie. Mais cette joie ne sera pas long-tems pure & tranquile. Mille circonstances fâcheuses viendront bientôt en altérer la sérénité. J'entrevois le terme de mon bonheur. Cet objet que j'avois si long-tems desiré, que je possédois à peine, est sur le point de m'être enlevé. Quelles perplexités! Enfin il m'échape. On me l'enleve à force ouverte. Je le perds pour jamais. Tristesse, désespoir, co-

lere, emportement, fureur; toutes les facultés de mon ame ſemblent ſe diſputer l'avantage d'exprimer la violence de mes regrets. Mais ce n'eſt pas tout encore. Cet objet qui vient de m'être enlevé, eſt paſſé en d'autres mains : un autre en jouït à mes yeux. Quel nouveau tourment pour mon cœur ! J'ambitionne le ſort de celui qui poſſede un bien dont je m'étois affecté la propriété. Il me ſembloit n'être fait que pour moi. Je me trouve inſulté de le voir au pouvoir d'un au-

tre (*a*). Je ne finirois point

(*a*) On dit communément qu'il n'y a point de jalousie sans amour. Cette opinion est trop favorable à mon sentiment pour m'opposer à son crédit ; néanmoins j'ose disputer sur la maniere dont elle doit être entendue. En disant qu'il n'y a point de jalousie sans amour, on suppose tacitement que cet amour est toujours nécessairement appliqué à l'objet qui nous rend jaloux ; & c'est précisément ce que je nie. Je dis, au contraire, que l'amour propre est très ordinairement le motif qui nous détermine à la jalousie. C'est une observation qui se trouve vraie en matiere d'intérêt, & pour ce qui concerne les liaisons du cœur. Dans le premier cas, comme toute jalousie d'intérêt suppose lésion plus ou moins sérieuse dans la fortune ou le bien-être de celui qui est jaloux, on conçoit aisément que l'amour que nous avons naturellement pour nous-mê-

ſi je voulois expoſer ici tous les mouvemens dont

mes, peut être le principe d'une jalouſie. Mais on a une idée toute différente des liaiſons du cœur ; le préjugé a décidé qu'il n'y avoit point de jalouſie, ſans un amour actuel pour la perſonne qui nous réduiſoit à être jaloux, & que tous les mauvais procedés uſités en pareille circonſtance, n'étoient que les effets d'un amour déguiſé. Cette déciſion me paroît bien générale, & je la crois ſujette à quelques exceptions. En voici un exemple. Je ſuppoſe deux perſonnes de différent ſexe, réciproquement épriſes. Nous démontrerons ailleurs qu'une pareille liaiſon eſt ordinairement aſſez étrangere aux opérations de l'ame ; néanmoins comme à la rigueur il peut arriver auſſi qu'elle y ait quelqu'affinité, je ſuppoſe encore que celle de notre hypotheſe eſt véritablement une Paſſion. Mais quelque beau nom qu'on lui donne,

l'ame peut être affectée relativement à l'amour d'un ſeul

il n'eſt rien de ſi durable, que le temps à la longue n'affoibliſſe & ne détruiſe entierement. Nos deux amans ſe réfroidiſſent; inſenſiblement ce penchant réciproque s'évanouit. Ils ne s'aiment plus. Au reſte leur rupture ne produit entr'eux aucun mauvais procédé. Par attention, & par principe de ſçavoir vivre, ils s'épargnent mutuellement la peine & le déſagrément des reproches. Ils ſe quittent à l'amiable, & ſans ſe regretter. Enfin après quelque temps d'une indiférence réciproque bien décidée, l'un des deux prend un nouvel engagement; l'autre auſſitôt devient jaloux. Eſt-ce qu'il ſeroit reſté ſecrettement épris? Non. Nous le ſuppoſons entierement détaché, & il l'eſt effectivement. Mais quoiqu'il conſente de tout ſon cœur à n'être plus aimé, il ne veut pas néanmoins qu'on en aime un autre; l'indiférence ne l'in-

objet. Il ſuffit de faire obſerver en paſſant, que de

quiete point, mais l'infidélité réveille ſon amour propre. Il ne peut pas concevoir que quelqu'un ait pû auſſi bien que lui s'inſinuer dans un cœur, dont il penſoit que la conquête étoit réſervée excluſivement à la ſupériorité de ſon mérite. L'idée d'un parallele où il a du déſavantage, le détrompe, & l'humilie. L'événement du qu'en dira-t-on l'inquiete ; & dans cette extrémité, il n'eſt point de démarches auxquelles il ne ſe livre pour appaiſer ſon amour propre révolté. Il s'expoſera à toutes ſortes d'humiliations pour rentrer dans ſes premiers droits. Qu'on ne diſe pas que cette obſtination ſoit l'effet d'un amour renaiſſant de ſa cendre : elle en a les apparences ; mais tout cet appareil de tendreſſe, à bon droit équivoque, n'eſt dans le fond qu'un ſtratagême de l'amour propre aux abois, & quelquefois un piege pour

toutes les affections de l'ame, de quelque nature qu'elles ſoient, il n'en eſt pas une dont l'origine ne puiſſe ſe déduire de l'amour d'un objet quelconque.

Après avoir expoſé une partie des différentes modi-

avoir ſa revanche. On ne témoigneroit pas autant d'attachement à une perſonne, qu'on eſtime quelquefois médiocrement, ſi on s'aimoit moins ſoi-même; ou bien il faudroit ſuppoſer qu'on ſeroit naturellement d'autant plus épris, que l'objet aimé le mériteroit le moins, & cela n'eſt pas naturel. Il eſt dans le cœur humain mille petites inconſéquences de cette nature, dont on déveloperoit aiſément la cauſe, & qui ſurprendroient moins, ſi on vouloit les rapporter à l'amour propre.

fications

fications de l'amour, nous allons maintenant examiner ſommairement les variétés dont il eſt ſuſceptible relativement à la diverſité des objets auxquels il s'applique. Ces variétés peuvent ſe réduire à trois principales, qui renferment toutes les autres. Nous nous aimons nous-mêmes, ou nos ſemblables, ou les objets hors de nous, qui ne ſont ni nous ni nos ſemblables; entrons dans les détails de ces différences.

Nous ſommes naturellement portés à nous aimer

nous-mêmes, & cet amour, loin d'être une diſpoſition condamnable, eſt un mouvement de la nature, eſſentiel à notre conſervation. Dieu lui-même a pris ſoin de mettre en nous des qualités brillantes qui fuſſent l'objet de cette eſtime, de ce reſpect, de cet amour que nous nous devons à nous-mêmes. Mais il arrive trop ſouvent qu'une forte application à la contemplation de ces qualités, nous fait illuſion. Nous nous en exagérons à nous-mêmes l'éclat & la beauté. Prévenus

de ces idées nous nous comparons à nos ſemblables. Nous dépriſons en eux ce que nous rehauſſons chez nous. Tout l'avantage reſte de notre côté. Nous voilà déja ſortis de l'ordre de la nature, & comme une erreur nous entraîne ordinairement dans une autre, de ce premier mouvement de vanité nous paſſons naturellement au mépris de ceux à qui nous nous comparons, & que dans notre imagination nous laiſſons bien au-deſſous de nous.

Mais de même que l'a-

mour-propre peut nous induire dans une infinité d'écarts, de même aussi il est le plus souvent la source & le mobile de nos plus grandes vertus. C'est lui qui enflamme le cœur du Héros, & lui montrant en perspective une gloire immortelle, lui fait braver tous les dangers. C'est un amour propre bien entendu qui soutient le sage dans l'adversité. C'est ce respect qu'il doit à sa qualité de créature raisonnable, qui lui fait envisager avec mépris, des infortunes passageres auxquelles il lui seroit

honteux de ſuccomber. Enfin c'eſt l'amour propre & le deſir de vivre à jamais dans le cœur de toute une nation, qui inſpire au bon citoyen des projets utiles à ſa Patrie. C'eſt ce même deſir, cet avant-goût de l'immortalité, qui conduit la plume de l'homme de Lettres, & qui multiplie chaque jour les découvertes du ſçavant, & les chef-d'œuvres de l'artiſte.

On pourroit à cet égard entrer dans de plus grands détails, mais les bornes que nous nous ſommes preſcri-

tes ne le permettant pas, nous allons paſſer tout de ſuite à l'amour de nos ſemblables.

Tous les hommes ayant été deſtinés dans leur origine à vivre en ſociété, & à contribuer chacun en particulier au bien-être du tout en général, il étoit naturel que le Créateur mît dans le cœur de chaque homme, un penchant qui le portât à aimer ſon ſemblable. Cette union d'inſtitution Divine, ce ſentiment d'eſtime & d'amour reciproque, repandu généralement entre tous les

hommes, eſt poſitivement ce qu'on appelle humanité.

Mais de tous les hommes en général il en eſt que nous diſtinguons, ou naturellement, ou par habitude, ou par ſympathie.

Naturellement un pere eſt porté à aimer ſes enfans; ce ſont autant de parties émanées de ſon être, dans leſquelles il ſe retrouve à chaque inſtant. La tendreſſe paternelle eſt une eſpece d'amour propre. De même un fils trouve dans ſon pere ſon premier bienfaiteur; C'eſt de lui qu'il a reçû les pré-

mieres careſſes qu'il avoit droit d'attendre de toute la ſocieté ; eſt-il une poſition plus attendriſſante, un devoir plus ſaint & plus intéreſſant, que l'amour d'un fils pour ſon pere, indépendamment de l'impreſſion naturelle.

L'habitude forme encore parmi les hommes des nœuds d'une nature différente. Des Parens accoûtumés dans l'uſage de la vie civile à ſe voir ſouvent, des gens d'un même état deſtinés à vivre enſemble, contractent une eſpece d'union,

qui n'eſt qu'une portion déterminée de ce ſentiment d'humanité, que nous devons en général à toute l'eſpece, & à laquelle le tems, le préjugé, l'uſage ajoûte encore en particulier quelques dégrés d'intimité.

Enfin deux hommes ne ſe ſont jamais vûs. Ils ſe rencontrent. Dès cette premiere entrevüe ils ſentent une convenance ſecrette de l'un à l'autre. La phyſionomie, le geſte, le ſon de voix, tout les prévient réciproquement en leur faveur. Ce premier mouvement les unit

ſans réflexion. Mais on s'intéreſſe à ce qui plaît. On veut ſe rendre raiſon des motifs du plaiſir que fait un objet agréable. Ces deux amis s'examinent, ſe ſondent l'un l'autre. Ils ſe découvrent tous les jours de nouvelles qualités, de nouveaux rapports. Cette découverte reſſerre des nœuds que le haſard avoit commencés. Ils s'eſtiment. Ils s'aiment avec réflexion. Les attentions, les prévenances, la confiance, les bienfaits réciproques vont cimenter cette convention ſecrette

qu'ils font de reſter toujours unis. Ils partageront mutuellement toutes leurs ſituations, tous leurs plaiſirs, toutes leurs peines.

Il eſt encore une eſpece particuliere de liaiſon entre deux perſonnes, qui doivent être néceſſairement de différent ſexe, & qu'il a plu à l'uſage de caracteriſer par excellence du nom d'amour. J'ai à cet égard quelques idées abſolument contraires au ſentiment général, & que je vais expoſer le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

C'eſt une opinion aſſez généralement reçue parmi les hommes, que l'amour pris dans le ſens dont il eſt queſtion eſt une Paſſion; c'eſt-à-dire, un mouvement de l'ame conſéquent à l'idée d'un objet qui y produit une vive impreſſion. Pour moi bien loin d'en faire une Paſſion, je n'y vois qu'un appétit naturel reſultant eſſentiellement de l'aptitude de certains organes particuliers, compliqués quelquefois, mais par maniere d'acceſſoire ſeulement, avec les opérations

de l'ame : je m'explique.

Comme il étoit de la sageſſe de l'être ſuprême de donner à chaque homme en particulier, des facultés dont le but & l'uſage fût de veiller à ſa propre conſervation, de même ſon ouvrage eût été imparfait s'il n'eût pourvû à la conſervation de toute l'eſpece en général.

En conſéquence lorſque Dieu créa l'homme & la femme, il leur donna des organes dont la conformation reſpective concouroit à la réproduction de leur

eſpece. Mais la connoiſſance qu'il leur inſpira de la deſtination réciproque de ces organes ne ſuffiſoit pas. L'uſage de ces organes conſidéré en lui-même eſt quelque choſe de ſi inſipide, pour ne rien dire de plus; que l'homme ne s'y ſeroit peut-être jamais determiné, ſi Dieu n'eût pourvu à cet inconvenient; en attachant à ces mêmes organes un ſentiment ſecret, certain appétit naturel qui lui ſervît d'aiguillon, & l'excitât à en tirer parti.

Or, c'eſt ce ſentiment

indéfiniſſable, cet appetit naturel, cette eſpece d'aiguillon qui conſtitue eſſentiellement le caractere diſtinctif de l'amour. Et ſi ſous les dehors de l'amitié, il ſe pare quelquefois des traits des Paſſions, cet extérieur emprunté eſt toujours acceſſoire aux impreſſions de l'appétit naturel, ſa condition primitive & eſſentielle. L'amitié ne fut jamais qu'accidentelle à l'amour. Cela eſt ſi vrai, qu'on rencontre tous les jours des gens épris d'un très-violent

amour pour des personnes qu'ils n'estiment pas.

On demandera peut-être à présent quelle est la nature de ce sentiment ; mais comme en général le sentiment ne se définit point ; je renvoie les plus curieux à l'expérience. Tout ce que je puis dire, c'est que le sentiment de l'amour, quel qu'il soit, n'est pas plus une Passion que la faim, la soif, & tous les appétits que Dieu nous à donnés pour notre bien-être, & notre conservation. En effet, comparons l'amour avec la faim,

par exemple, nous y trouverons les reſſemblances les plus frappantes.

La faim eſt un ſentiment intime attaché aux organes de la digeſtion, qui nous avertit de recourir aux alimens pour notre propre conſervation. L'amour eſt un ſentiment ſecret reſultant de la diſpoſition des organes qui lui ſont conſacrés, par l'impulſion duquel nous inclinons vers des individus d'un ſexe différent, pour la réparation de l'eſpece. Dieu a mis dans les fruits de la Terre, qui dans

l'origine ont été destinés seuls à notre nourriture, des formes extérieures qui nous préviennent en leur faveur : de même il a mis entre l'homme & la femme des qualités mutuellement attrayantes, d'où il resulte un penchant réciproque, dont l'impression concourt à l'effet de leur destination respective. La faim a ses caprices qui nous determinent par fantaisie vers tels ou tels alimens, qui quelquefois ne sont pas les plus parfaits, ni ceux qui nous conviennent davantage : L'amour est en-

core moins éclairé dans ſes préférences, & les Poëtes ne l'ont peint aveugle qu'à raiſon du choix déraiſonnable qu'il fait le plus ſouvent des objets auxquels il s'applique. Sans le ſentiment de la faim nous oublierions ſouvent le beſoin des alimens, & combien leur uſage eſt eſſentiel à notre conſervation : l'amour eſt un don de la prévoyance de Dieu, qui a bien ſenti que l'homme négligeroit peut-être la deſtination des organes de ſon ſexe, s'il n'y attachoit un ſentiment ſecret

qui l'excitât puiſſamment à en faire uſage.

Voilà des rapports de reſſemblance ſi parfaits, qu'il eſt impoſſible de ne pas renvoyer l'amour avec la faim dans la claſſe des appétits naturels. Or, perſonne juſqu'à préſent ne s'eſt aviſé de dire que ces appétits fuſſent des Paſſions. Si l'amour par une certaine liaiſon avec l'imagination, peut y exciter pluſieurs mouvemens violens, ces mouvemens ne peuvent être jamais conſidérés que comme des circonſtances accidentelles.

L'amour ſera l'origine de plusieurs Paſſions, ſans en être une lui-même. La faim peut exciter l'impatience, la colere, la triſteſſe, mais la faim n'eſt pas pour cela une Paſſion.

Ces idées humiliantes d'appétit naturel ne ſeront pas du goût des partiſans de l'amour épuré & indépendant de la nature. Mais quel que ſoit la délicateſſe des impreſſions de leur cœur ; je leur recommande en paſſant de ſe défier de celles du corps. Tôt ou tard le corps s'intrigue dans les

affaires du cœur. Ils diront envain que les mouvemens de la nature, ſont en amour des êtres acceſſoires, ſubordonnés à la raiſon & au ſentiment. Je conviendrai bien avec eux qu'on peut ſe diſſimuler les impreſſions de la nature. La raiſon, la bienſeance, la religion, les mœurs peuvent en réprimer l'énergie, & les maſquer ſous les dehors de l'amitié. Mais on a beau faire, l'amour reçoit toujours de l'aptitude des organes, quelques traits diſtinctifs, qui nous garantiſſent de la mépriſe.

Je ne dis pas qu'il ne ſe puſſe rencontrer entre deux perſonnes de différent ſexe, des mouvemens d'amitié réfléchie & fondée ſur l'eſtime & le ſentiment, indépendamment des impreſſions de la nature; mais pour lors ces mouvemens ne ſeront pas de l'amour. Ce n'eſt pas la différence des ſexes qui en determine le caractere poſitif, c'eſt ce ſentiment, cet appétit ſecret, que la nature ſuſcite au dedans de nous, le plus ſouvent ſans que nous nous en appercevions, qui le caractériſe, & en eſt

une condition eſſentielle & inſéparable.

Pour s'en convaincre, il ſuffit d'interroger l'amour dans ſes circonſtances.

On rougit de ſon amour devant ſes meilleurs amis. On le cache avec ſoin aux yeux de la ſociété. On ſe le diſſimule à ſoi-même. Une perſonne bien née frémit d'en faire l'aveu à celui même qui le lui a inſpiré. Si l'amour n'étoit qu'un ſentiment délicat, indépendant des droits que la nature a ſur la deſtination de nos organes; on ne feroit aucune difficulté

difficulté d'en avouer les impressions. L'amitié n'est pas à beaucoup près si mystérieuse ; mais l'amour sous les dehors épurés de celle-ci, cache un appétit secret pour quelque chose, que la société a consacré aux ténebres & au silence : & le mystere, qui fait une des circonstances ordinaires, & un des charmes de l'amour, est un témoin de plus qui dépose contre lui.

Autre preuve. L'amitié est un mouvement de tous les âges : l'enfant, l'homme-fait & le vieillard en sont

également ſuſceptibles. L'amour au contraire pour exercer ſes droits ſur nous, attend que la nature dans le tems preſcrit, ait pourvu à la perfection des organes qui lui ſont devoués, & nous ait rendus capables de payer à la ſocieté, ce que nous devons à la réproduction générale. Ce même amour ſemble dédaigner un corps languiſſant, & l'aptitude d'en concevoir & d'en allumer les feux, s'affoiblit à meſure que l'âge engourdit les organes dont il eſt né, & nous annonce la

décadence & la destruction de toute la machine.

Il ne faut pas oublier que nous ne parlons ici qu'en général ; & s'il se rencontre des vieillards heureusement constitués , dont la complexion démente ces principes ; ces cas particuliers ne sont que des exceptions, qui confirment la regle , sans la détruire.

Statuons donc une fois pour toutes que l'amour n'étant essentiellement qu'une propension à la conservation de l'espece, ne peut être regardé comme une Passion,

quelque reſſemblance accidentelle qu'il puiſſe avoir d'ailleurs avec l'amitié. Aureſte pour ne pas choquer trop ouvertement des préjugés reſpectables par leur ancienneté, nous pouvons admettre deux eſpeces d'amour, & au moyen de cette diſtinction nous nous trouverons tous d'accord.

Je ſuppoſe d'abord que l'habitude vous faſſe contracter une liaiſon intime avec une perſonne d'un ſexe différent. Une certaine conformité d'humeurs & de caracteres reſſerre cette

union. L'eſtime récipro-
que y ajoûte encore de
nouveaux nœuds. Juſques-
là, il n'y a préciſément en-
tre vous que de l'amitié.
Mais cette habitude de vous
voir devient une néceſſité;
la plus courte abſence en-
traîne les diſtractions & la
mélancholie. A tous mo-
mens, à la fin de chaque
rêverie vous ſurprenez votre
imagination appliquée à la
contemplation de l'objet
aimé; elle ſemble n'être deſ-
tinée qu'à cet uſage, elle
vous le rappelle dans les cir-
conſtances paſſées; vous le

voyez dans l'avenir : vous ne voyez que lui. Voilà des traits qui ne peuvent plus convenir à la ſimple amitié. Seroit-ce la nature qui pour vous moins effaroucher, en emprunteroit la voix & les dehors ? Sans doute : ſous cet extérieur impoſant, elle occupe la ſcene pendant le prologue & les premiers actes, mais à la fin le maſque tombe, & elle paroît en perſonne pour le dénoüement.

Maintenant je veux bien par condeſcendence pour le préjugé, & en faveur du

déguiſement, donner à cette premiere eſpece d'amour, le nom de Paſſion, juſqu'à la cataſtrophe excluſivement, mais je ne ſerai jamais ſi indulgent pour la ſeconde.

Je ne puis appeller de ce nom un ſentiment imprévu qui s'empare de vous à la vuë d'un objet que vous ne connoiſſez pas, que vous ne ſçauriez aimer, & que bien ſouvent vous n'eſtimez pas. Une eſpece de tourbillon qui vous emporte malgré vous, qui ne vous laiſſe pas même l'uſage de

la réflexion, en un mot, une maniere de coup de tonnerre qui vous terrasse sur le champ. Si l'habitude de voir par la suite cet objet, forme entre vous une liaison fondée sur l'estime & la convenance des caracteres ; pour lors j'appellerai Passion ce qui sera effectivement du ressort de l'amitié. Mais en attendant, je ne vois dans votre amour qu'un penchant naturel, un instinct qui ne differe de celui des brutes, qu'en ce que vous vous comportez quelquefois d'une maniere

un peu plus ménagée.

Voilà en peu de mots ce que nous avions à dire de l'amour de nos ſemblables. Mais nous ſommes encore ſuſceptibles d'attachement pour tous les objets extérieurs, tels que les vertus par exemple, le bonheur, les ſciences, les qualités des corps, les animaux, en un mot, tout ce qui n'eſt ni nous ni nos ſemblables. On peut dire même, que cette troiſieme & derniere maniere d'aimer, eſt de toutes la plus étendue & la plus variée. Il pourra y avoir à

cet égard autant d'eſpeces d'amour que d'objets autres que nous & nos ſemblables. Néanmoins parmi cette multitude d'objets, il en eſt qui ſont doüés de qualités plus attrayantes, & plus capables en général d'exciter l'amour. Les richeſſes, par exemple, la gloire, les dignités, le point d'honneur font ſur nous des impreſſions plus ſérieuſes que mille autres objets d'une nature plus frivole. Cependant la regle n'eſt point générale : de même que l'attachement que nous avons

pour les objets extérieurs, dépend de l'uſage le plus univerſellement reçû, il dépend auſſi du goût particulier, du caprice & des circonſtances. Ainſi je ne déſignerai aucune eſpece particuliere de cet amour, & je me contenterai de dire ſimplement qu'on en peut compter autant que d'objets capables d'être violemment aimés.

Après avoir rappellé en abbrégé quelques notions générales ſur la nature des Paſſions conſidérées métaphyſiquement, nous allons

maintenant entrer en matiere, & les examiner dans le rapport qu'elles ont avec l'œconomie animale.





TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Des Causes des Passions rélativement à la disposition & au jeu réciproque des Organes.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

SECONDE PARTIE.

Des Effets Méchaniques des Passions.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table.

Approbation du Cenſeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé, *Eſſai ſur le Méchaniſme des Paſſions en général*, dans lequel il m'a paru que les effets des Paſſions ſur l'Oeconomie animale, aſſez ſuperficiellement examinés dans la plûpart des Ouvrages d'Hygiéne connus, ſont mieux approfondis & plus ſçavamment expliqués par l'Auteur de celui-ci, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion.

A Paris ce 16. Février 1751.

DEMOURS, Cenſeur Royal.

Approbation de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS soussignés, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & Commissaires nommés par elle, pour examiner un Manuscrit intitulé, *Essai sur le Méchanisme des Passions en général*, avons jugé que cet Ouvrage n'étoit pas moins recommandable par la pureté & l'élégance du style, que par la vérité & la nouveauté des idées. Fait à Paris, ce premier Mars 1751.

BESSE, premier Médecin de la feue Reine douairiere d'Espagne.

Le THIEULLIER le jeune, Professeur de Chirurgie en langue françoise.

PETIT, Professeur d'Anatomie & de l'Art des Accoûchemens.

OUI le rapport de Mrs. BESSE, le THIEULLIER, & PETIT, Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour examiner le Livre intitulé, *Essai sur le Mé-*

chanisme &c, composé par M. LALLEMANT notre confrere, la Faculté consent que ce Livre soit imprimé. Fait aux Ecoles de Médecine, en l'assemblée du 5 Mars 1751.

BARON,
Doyen.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & Féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Salut notre amé PIERRE-ALEXANDRE LE PRIEUR, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre ESSAI SUR LE ME'CHANISME DES PASSIONS en général, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte des presentes, faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, d'imprimer ou faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages & intérêts; à la Charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre scel desdites presentes, que l'impétrant se conformera en tout aux reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725, qu'avant de les exposer en vente le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur Delamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre

Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & Féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & Féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sr de Machault Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité desdites presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie des presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duëment signifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & Féaux Conseillers Sécrétaires, foy soit ajoutée comme à l'original, COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le dix-neuviéme jour du mois d'Avril, l'An de Grace mil sept cent cinquante-un & de Notre Regne le trente sixiéme, par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N° 584. fol. 457. conformément aux anciens Règlemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 23. Avril 1751.

LE GRAS, SYNDIC.

De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.

ESSAI

P. 1

Fig. 1.

ut UT
A
ut#
B
ré
C
re#
D
mi
E
fa
F
fa#
G
Sol
H
Sol#
I
la
K
la#
L
Si
M

Fig. 2.

Octave

Quinte

Quarte

300. 240. 200. 150. 120. 100.

A C D E F G H B

UT Mi Sol Ut mi sol ut

Tierce majeure

Tierce mineure

Sixte majeure.

Sixte mineure



ESSAI
SUR LE MECHANISME
DES PASSIONS
EN GÉNÉRAL.



PREMIERE PARTIE.

Des causes des Passions rélativement à la disposition & au jeu réciproque des organes.

CHAPITRE PREMIER.

De la cause physique & efficiente des passions.



LE cerveau dans l'ordre de l'œconomie animale, est un viscère consacré en grande partie aux opéra-

tions de l'ame. Au bas, & entre les deux grands lobes du cerveau, ſe trouve un corps blanchâtre nommé communément corps calleux. Il paroît compoſé de fibres tranſverſales qui viennent à droite & à gauche des hémiſpheres du cerveau. L'uſage qu'on attribue ordinairement à ces fibres eſt de communiquer à l'ame l'impreſſion que font ſur le corps les objets étrangers, & d'être l'inſtrument Phyſique des différentes opérations de l'entendement (*a*).

(*a*) On appelle auſſi ces fibres, organes des ſens internes, & on nomme organes de ſens externes, les organes des ſens de nature, tels que les yeux, le nez, les oreilles, &c. de plus comme il y a pluſieurs opinions ſur le ſiége de l'ame, j'avertis ceux qui ſeroient pour un autre endroit du cerveau, que ce qui me reſte à dire peut s'expliquer également dans leur ſyſtême.

Mais comment ſe fait cette communication ? c'eſt préciſément ce que perſonne ne ſçait. Au reſte il ne nous convient pas de ſonder avec trop de curioſité *la profondeur des tréſors de la ſageſſe de Dieu*. Dès-là qu'il lui a plu de nous en faire un myſtère, nous devons nous contenter en général de l'adorer dans ſes ouvrages ſans chercher à pénétrer ce qu'il n'a pas daigné nous révéler. Quoi qu'il en ſoit, voici ce qu'on ſçait, & ce qu'on avance pour l'ordinaire de plus probable à cet égard.

Les eſprits animaux ſont continuellement pouſſés ſur les fibres du corps calleux, ou par leur propre mouvement, ou par le battement des arteres, ou par l'impreſſion des objets étran-

gers ſur les organes extérieurs. Cette impulſion y excite un ébranlement, ou certains mouvemens de vibration plus ou moins violens, à raiſon deſquels l'ame eſt affectée plus ou moins vivement. Or les Paſſions ſont des mouvemens dont l'ame eſt violemment affectée. Donc il y aura Paſſion toutes les fois que ces vibrations feront portées à un point de vivacité exceſſive. Donc la cauſe Phyſique des Paſſions en général, n'eſt autre choſe qu'une augmentation de vivacité & d'énergie dans les vibrations des fibres du corps calleux. A raiſon de cette augmentation il s'éleve dans l'ame un mouvement plus violent qui la tranſporte pour ainſi dire hors d'elle-même, & c'eſt cette derniere condition

qui constitue essentiellement le caractère distinctif des Passions, & les différencie des autres opérations de l'ame d'une nature plus pacifique. Donc enfin toute idée possible peut devenir Passion, à raison de sa vivacité.

Par exemple je suppose l'idée d'un objet qui me plaît. Si cet objet ne fait sur mon imagination qu'une légere impression, la vibration qui en résultera chez moi dans les fibres du corps calleux sera médiocre, & conséquemment mon ame ne sera que légerement affectée. Mais si l'impression est beaucoup plus vive que je ne la supposois d'abord, la vibration des fibres deviendra pareillement plus violente; & cet objet dont l'idée ne faisoit simplement que me

réjouir, affectant mon ame avec plus d'énergie, y excitera des mouvemens de joie accompagnés de transports plus ou moins vifs, à proportion de ce que cette vibration sera portée à tel ou tel dégré de vivacité.

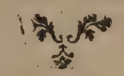
CHAPITRE II.

Des causes prochaines occasionnelles des Passions.

PAR un mouvement secret indépendant de la volonté, il arrive que nous sommes naturellement portés aux Passions dont nous voyons les impressions dans les autres. Qu'un homme survienne dans une compagnie, il n'y pourra rester

long-tems ſans partager enfin les différens mouvemens dont ſeront agitées les perſonnes qui la compoſent. Les Paſſions ont en ſoi quelque choſe de contagieux. L'expreſſion d'un ſentiment excite naturellement dans les ſpectateurs le ſentiment exprimé. Le recit d'une hiſtoire merveilleuſe, touchante, horrible, excite l'admiration, la compaſſion, l'horreur. La repréſentation d'un fait intéreſſant ſur un Théâtre ou dans les ſcènes ordinaires de la vie, émeut dans les ſpectateurs les Paſſions dont ſont agités les Héros de la Piéce. Un diſcours éloquent rendu avec les graces ſéduiſantes & victorieuſes du débit Oratoire, ſurprend, & intéreſſe tout un auditoire. Mais l'expli-

cation de ces phénomenes eſt trop Métaphyſique, & par conſéquent trop étrangere à notre ſujet, pour nous y arrêter plus long-tems. Il eſt d'autres cauſes occaſionnelles des Paſſions plus Méchaniques & moins dépendantes du ſentiment, qui méritent de nous à cet égard une plus ſinguliere attention. De toutes ces cauſes nous n'en examinerons que deux principales, qui ſont la Muſique, & l'uſage des Liqueurs ſpiritueuſes.



ARTICLE PREMIER.

De la Musique considérée comme cause occasionelle des Passions.

LA Musique qui dans son origine étoit destinée à exprimer & à exciter la joie seulement, est devenue depuis l'expression générale, & l'aiguillon commun de toutes les Passions. S'il faut en croire les Grecs à cet égard, il n'y a jamais rien eu de si merveilleux que les effets de leur musique relativement aux Passions. Orphée, la Lyre à la main, fléchit l'humeur intraitable du Dieu des Enfers, suspend la rigueur des supplices du Ténare, adoucit les animaux les plus féro-

ces, attendrit les rochers, attire les arbres des montagnes de la Thrace. Les masses les plus lourdes s'animent aux accens de la voix d'Amphion, les pierres se meuvent en cadence, les murs de Thébes s'élevent, une Ville superbe doit son existence au pouvoir de l'harmonie. Arion condamné à périr dans les flots déplore sur son Luth la cruauté du sort qu'on lui prépare ; les Dauphins attendris l'attendent au bas de son vaisseau, & le portent en triomphe des mers de Sicile aux côtes du Péloponese.

L'histoire n'est guère moins fertile en prodiges à cet égard. Mais sans nous amuser à pénétrer l'allégorie de ces pompeux mensonges, & à ramener à leur juste valeur des traits équivo-

ques ou pour le moins hyperboliques, ne consultons que la vérité rendue à sa beauté naturelle, & débarrassée du faux éclat de ces brillantes illusions. Pourquoi recourir à des fables pour établir un fait ? Laissons les Grecs s'applaudir des merveilles de leur musique. Renfermons nous dans notre siécle, & n'invoquons que notre propre expérience.

Si les ravissemens que cause tous les jours la musique d'aujourd'hui ne vont pas jusqu'à cet excès dont les Grecs font parade, cela pourroit venir (comme le remarque très-judicieusement M. Rameau, *nouveau systême de musique théorique*, chapitre IX.) « de » quelques défauts dans l'exécu» tion. D'ailleurs les personnes

» qui en éprouvent encore au-
» jourd'hui des effets ſurpre-
» nans, ne s'aviſent plus de les
» publier. On ne dit plus com-
» me une merveille, que la
» trompette anime le ſoldat,
» que le haut-bois le réjouit,
» que la flute l'amollit, &c. »

Au reſte quel que ſoit la multiplicité des effets que la Muſique produit rélativement aux Paſſions, tous ces effets réſultent de la combinaiſon de douze ſons ſeulement (*a*). Or c'eſt du

Fig. I. (*a*) Prenons un ſon quelconque. Partageons en douze parties l'intervale qui ſe trouve de ce ſon à ſon octave, nous aurons toüs les ſons imaginables & uſités dans la Muſique d'aujourd'hui. Suppoſons par exemple la circonférence d'un cercle repréſentant l'intervale d'UT à *ut* ſon octave, partageons cette circonférence en douze parties. L'arc AB repréſentera l'intervale qui ſe trouve d'UT à *ut* ✳ qui eſt d'un demi ton. L'arc

mêlange & de l'arrangement de ces douze ſons que procéde ce qu'on appelle la mélodie, & l'effet de deux ou plu-

BC, l'intervale d'*ut*✳︎à *re* qui eſt encore d'un demi ton, & ainſi de ſuite juſqu'à l'arc MA incluſivement. Tous ces ſons différeront ſucceſſivement les uns des autres de l'intervale d'un demi ton. Mais UT & *ut* qui ſe trouvent au même point A, quoique diſtans de l'intervale d'un octave ne ſe diſtinguent plus dans la pratique de la muſique que ſous le nom de réplique. UT & *ut* ne different que du grave à l'aigu. Mais cette différence n'empêche pas que UT & *ut* ne ſoient abſolument le même ſon. Cela eſt ſi vrai que ſi une voix mâle & une voix de femme veulent entoner un *ut* à l'uniſſon, ils entoneront naturellement UT & *ut*, & ils ſeront effectivement réputés à l'uniſſon quoiqu'ils different d'une octave. Or ſi UT & *ut* ſont poſitivement le même ſon, tous les demi-tons imaginables, tant au-deſſous d'UT qu'au-deſſus d'*ut*, ne ſeront de même que l'octave de quelques-uns des ſons contenus dans l'intervale d'UT à *ut* & déſignés au tour de la circonférence qui repréſente cet intervale.

ſieurs de ces ſons mariés & réſonnans enſemble, eſt préciſément ce qu'on nomme harmonie. Voyons maintenant comment la mélodie & l'harmonie peuvent exciter les Paſſions.

DE LA MÉLODIE.

La Mélodie agit ſur les Paſſions de deux manieres; ou en exprimant le mouvement qu'elle inſpire, ou par la ſeule impreſſion que la meſure fait ſur l'organe de l'ouïe.

Premierement, la mélodie excite les Paſſions en exprimant le mouvement qu'elle inſpire. Nous venons de voir que l'action avec laquelle un Orateur débitoit un diſcours éloquent pouvoit émouvoir dans ſes Auditeurs toutes les Paſſions dans

lesquelles il paroissoit entrer lui-même. Or la mélodie vocale ne differe du débit Oratoire, qu'en ce que les inflexions de la voix du Musicien ont quelque chose de plus étudié & de plus gracieux que celles de l'Orateur. Du reste c'est de part & d'autre même brillant & même vivacité dans les saillies, même pompe dans l'expression, même énergie dans le geste, dans l'action des yeux, & dans tout l'appareil de la déclamation. Des paroles chantées ne feront d'effet sur le cœur qu'autant que les inflexions de la voix ressembleront à celles que le sentiment auroit suggérées à un Orateur ou un Acteur qui auroit déclamé les mêmes paroles. Si donc le Musicien ne differe de l'Ora-

teur que dans le choix & la douceur des inflexions de la voix, cet art de varier avec intelligence des ſons heureuſement appropriés aux paroles auxquelles on les aſſocie, eſt de la part du Muſicien un avantage réel qu'il a ſur l'Orateur, & un agrément particulier qui bien loin de reſtreindre ſon empire ſur le cœur de ſes Auditeurs, eſt un gage de plus du trouble qu'il doit y exciter.

Secondement, nous avons dit que l'impreſſion de la meſure ſur l'ouïe pouvoit concourir auſſi à émouvoir les Paſſions. Ceci regarde principalement le ſon des Inſtrumens.

La Mélodie Inſtrumentale n'eſt à proprement parler que l'expreſſion artificielle de tous les ſons imaginables. Depuis le

mugiſſement de la mer en fureur juſqu'au murmure du plus petit ruiſſeau, il n'eſt point de ſon dans la nature, dont elle n'entreprenne de rendre à l'oreille l'expreſſion plus ou moins vraie. Tant qu'elle ne ſort point de ce premier diſtrict; c'eſt-à-dire, lorſqu'appliquée uniquement à rendre un ſon imité de celui d'un corps ſonore inanimé, elle nous fait entendre le ſifflement des vents déchaînés, le ramage des oiſeaux, les gémiſſemens de la Tourterelle, &c. elle peut, à proportion de ce que ces ſons ſont plus ou moins naïvement imités, épouvanter, réjouir, attendrir, en un mot exciter dans les Auditeurs le même ſentiment à peu près que le ſon naturel & original exciteroit

lui-même. Néanmoins il faut avouer en général que le ſon des Inſtrumens a ſur les mouvemens de l'ame un pouvoir bien plus limité que le chant; & ſi ces ſons inarticulés & dénués des agrémens de la déclamation, produiſent quelquefois ſur les organes des ſens internes des effets auſſi merveilleux que le chant, il faut le plus ſouvent en renvoyer tout l'honneur à la meſure.

La durée de chacun des ſons d'un air a des bornes auxquelles l'Inſtrument ſe conforme ſcrupuleuſement. Le commencement & la chute des meſures ſucceſſives ſe répetant toujours dans des tems uniformes pendant toute la durée d'un air de mouvement, l'impreſſion que l'ouïe en reçoit ſe communique

aux fibres du cerveau. Les esprits animaux agités par ce mouvement cadencé, se mettent en branle à tems pareils contre ces fibres ; & selon que la mesure sera précipitée ou languissante, les mouvemens qui en resulteront dans les organes des sens internes, auront quelque chose de plus ou moins vif. La tristesse naîtra de l'impression d'une mesure morne & nonchalante. La joie lui succédera à proportion que les tems de cette mesure reprendront dans leurs périodes successifs quelque chose de plus animé. Enfin l'ame suivant toujours d'un pas égal les mouvemens des fibres consacrées à ses opérations, ces fibres ne pourront être agitées par l'impression d'une mesure excessivement précipitée sans

la faire participer à cette vivacité.

Mais ce mouvement réciproque des esprits & des fibres ne se restreint pas aux organes des opérations de l'ame. Il s'étend à l'origine des nerfs qui répondent aux parties les plus éloignées du cerveau. C'est ainsi que tous les jours, selon que nous avons d'oreille, c'est-à-dire, selon que nous sommes plus ou moins sensibles à la mesure, les mouvemens de tout notre corps suivent à tems égaux les chutes successives de cette mesure. C'est ainsi qu'un enfant sur les bras de sa nourrice, sans aucune connoissance de la Musique, s'agite en cadence aux sons d'un air qu'on lui chante pour l'égayer ou pour l'appaiser. Enfin, c'est par le

même méchaniſme qu'on voit des moribonds atteints du venin de la Tarentule, ſe réveiller & reſſuſciter, pour ainſi dire, en cadence aux ſons d'un air de mouvement.

Mais il eſt encore entre les ſons comparés & réſonans enſemble, certaine convenance harmonique qui fait elle ſeule le plus beau de tous leurs agrémens, & le gage le plus ſûr de leur empire ſur les mouvemens de l'ame.

DE L'HARMONIE.

Des douze ſons que nous avons diſtingués dans la Muſique, il y en a qui ont entre eux plus ou moins de convenance; & à raiſon de ce plus ou moins de convenance, l'effet de ces

ſons réſonans enſemble s'appelle conſonance ou diſſonance. On compte ordinairement dans la Muſique ſept conſonances qu'il a plu aux Muſiciens d'appeller octave, quinte, quarte, tierce majeure, tierce mineure, ſixte majeure & ſixte mineure. On y diſtingue auſſi pluſieurs diſſonances, dont nous parlerons dans leur lieu.

Ce plus ou moins de convenance dans les ſons n'eſt point une idée de goût & d'habitude. Il ne faut pas croire que les Muſiciens ayent fait des diſtinctions de conſonances & de diſſonances entre les ſons par hazard ou par caprice, & que l'uſage ayant prévalu depuis, ait érigé en principes ce qui n'étoit qu'une idée de fantaiſie. Le rapport & la proportion de deux

ſons conſonans, exiſte eſſentiellement entre ces ſons, indépendamment des régles arbitraires que les Muſiciens auroient pu s'impoſer. C'eſt une convenance poſitive entre ces ſons, un rapport harmonique qui ſe démontre géométriquement. On démontre par le calcul (*a*) que

(*a*) Soit la ligne AB repréſentant une corde d'Inſtrument tendue & propre à rendre un ſon quelconque. Je ſuppoſe cette corde de la longueur de trois cent lignes, & je la diviſe dans les points C, D, E, F, G, H, de maniere que la corde totale AB, étant de trois cent lignes comme nous l'avons ſuppoſé d'abord, la corde CB ſoit de deux cent quarante lignes, DB de deux cent, EB de cent cinquante, FB de cent vingt, GB de cent, HB de ſoixante-quinze; ſi nous appellons *UT* le ſon de la corde totale AB, il eſt d'expérience que le ſon de la corde CB ſera un *Mi*, celui de la corde DB un *Sol*, celui de la corde EB un *Ut*, celui de FB un *mi*, celui de GB un *ſol*, & celui de HB un *ut*. Tous ces ſons déſignés ſous la Fig. II.

la raiſon des deux ſons d'une conſonance eſt,

Dans les	Octaves . . .	. . . de	1 à 2.
	Quintes . . .	. . .	2 à 3.
	Quartes . . .	. . .	3 à 4.
	Tierces maj.	de	4 à 5.
	Tierces min.	. . .	5 à 6.
	Sixtes maj. .	. . .	3 à 5.
	Sixtes min. .	. . .	5 à 8.

Or il y a un rapport d'égalité,une convenance , une raiſon pro-

ligne AB ; ſçavoir , *UT, Mi, Sol, Ut, mi, ſol, ut* ; tous ces ſons, dis-je, combinés enſemble peuvent en les comparant deux à deux nous donner un exemple de chacune des ſept conſonances de la Muſique. Il eſt queſtion maintenant de démontrer la convenance qui regne entre ces ſons aſſociés deux à deux ; & en comparant le plus aigu au plus grave d'aſſigner la raiſon de l'un à l'autre , pour chaque conſonance en particulier.

Octave UT Ut.

Le ſon eſt au ſon comme la corde eſt à la corde, c'eſt-à-dire, que *Ut* qui eſt le ſon de

chain

chaine entre les nombre 1 & 2. 2 & 3. 3 & 4. &c. & les ſons dont ces nombres expriment la raiſon, ont entre eux la même proportion, & ſont eſſentiellement conſonans. Auſſi pour peu qu'on les dérange des points de comparaiſon où nous venons de les enviſager, pour

la corde EB, eſt à *UT* qui eſt le ſon de la corde AB, comme la corde EB eſt à la corde AB. Or la corde EB eſt à la corde AB, comme 150 eſt à 300. Mais 150 eſt à 300, comme 1 eſt à 2. Donc *Ut* eſt à *UT*, comme 1 eſt à 2. Donc la raiſon des deux ſons d'une octave eſt de 1 à 2.

Quinte Ut ſol.

ſol. Ut :: GB. EB. Or GB. EB :: 100. 150. & 100. 150 :: 2. 3. Donc *ſol. Ut* :: 2. 3. Donc la raiſon des deux ſons d'une Quinte eſt de 2 à 3.

Quarte ſol ut.

ut. ſol :: HB. GB. Or HB. GB. :: 75. 100. & 75. 100 :: 3. 4. Donc *ut. ſol* :: 3. 4. Donc la raiſon d'une Quarte eſt de 3 à 4.

peu qu'on altere leurs intervales d'un femiton feulement, ils ne font plus entr'eux qu'en raifon éloignée ; ce rapport, cette convenance, cette proportion réciproque s'évanoüit, ils deviennent effentiellement diffonans.

Par exemple la raifon de la

Tierce majeure UT Mi.

Mi. UT :: CB. AB. Or CB. AB. :: 240. 300. & 240. 300 :: 4. 5. Donc *Mi. UT* :: 4. 5. Donc, &c.

Tïerce mineure Mi Sol.

Sol. Mi :: DB. CB. Or DB. CB :: 200. 240. & 200. 240 :: 5. 6. Donc *Sol. Mi* :: 5. 6. Donc, &c.

Sixte majeure Sol mi.

mi. Sol :: FB. DB. Or FB. DB :: 120. 200. & 120. 200 :: 3. 5. Donc *mi. Sol* :: 3. 5. Donc, &c.

Sixte mineure mi ut.

ut. mi :: HB. FB. Or HB. FB :: 75. 120. & 75. 120 :: 5. 8. Donc *ut. mi* :: 5. 8. Donc la raifon d'une Sixte mineure eft de 5 à 8.

quinte *Ut sol* eſt comme nous venons de le voir de 2 à 3. mais ſi on augmente le ſon de l'*Ut* d'un demi-ton ; ce qui eſt aiſé à faire en y poſant un dieze, on aura une diſſonance appellée fauſſe quinte, dont la raiſon au lieu d'être comme auparavant de 2 à 3. ſera de 25 à 36. De même en poſant le dieze ſur le *ſol* on aura une quinte ſuperflue dont la raiſon ſera de 16 à 26.

Autre exemple. La raiſon de la tierce majeure *UT Mi* eſt de 4 à 5. Diminuons cette tierce & faiſons-en ce qu'on appelle en muſique un ton ſuperflu, en ajoutant un dieze à l'*UT* & un bémol au *Mi*, cette tierce ſera altérée de deux ſemitons ; auſſi ſa raiſon qui étoit de 4 à 5, deviendra de 225 à 256. Or il y

a un rapport plus précis, plus clair & plus apparent, une raison plus prochaine de 4 à 5, que de 225 à 256. De même il y a plus de rapport de 2 à 3, que de 25 à 36, & de 16 à 25. Donc tous sons seront nécessairement dissonans, si-tôt qu'ils seront altérés des intervales dans lesquels ils sont essentiellement consonans. Ou, ce qui est la même chose, lorsque la raison de l'un à l'autre sera plus éloignée que de 1 à 2, 2 à 3, 3 à 4, &c. Ce que nous venons de dire des quintes fausses & superflues, & de la tierce diminuée, doit s'entendre de toutes les dissonances.

La consonance & la dissonance résultante essentiellement des sons différemment combinés étant une fois démontrée, il est

naturel de penſer que ces ſons venant enſemble à frapper l'ouïe, l'impreſſion qu'ils y feront ſera plus ou moins agréable à raiſon de la convenance ou de la diſproportion qu'il y aura de l'un à l'autre : & cette impreſſion étant communiquée à l'ame y excitera un ſentiment gracieux ou révoltant rélativement à cette convenance ou à cette diſproportion.

« Il eſt certain (dit M. Rameau, *Traité de l'Harmonie*, Chap. xx. de la propriété des accords) » que l'harmonie peut » émouvoir en nous différentes » Paſſions à proportion des ac- » cords qu'on y emploie..... » Les accords conſonans ſe ren- » contrent par tout ; mais ils » doivent être employés le plus » ſouvent qu'on le peut dans

» les chants d'allégreſſe & de
» magnificence...... Les lan-
» gueurs & les ſouffrances s'ex-
» priment parfaitement bien.....
» avec le chromatique. Le dé-
» ſeſpoir & toutes les Paſſions
» qui portent à la fureur , ou
» qui ont quelque choſe d'éton-
» nant, demandent des diſſo-
» nances de toute eſpéce non
» préparées. »

La joie qu'inſpire la muſique eſt un ſentiment gracieux qui affecte l'ame ſans la violenter. C'eſt un mouvement auquel elle eſt portée naturellement. L'impreſſion que produit ſur nos organes la conſonance de pluſieurs ſons heureuſement proportionnés, y excite une eſpéce de doux frémiſſement , & de chatouillement , ſi on peut ſe ſervir de cette expreſſion. Ce

mouvement pacifique dans ſa nature, ne produit dans les eſprits animaux aucun tumulte, & la communication qui en eſt faite à l'ame, ne peut y exciter qu'un ſentiment gracieux.

Le chromatique ou la progreſſion des ſons par ſemi-tons porte un caractère de langueur: c'eſt une expreſſion de douleur. Il n'eſt pas étonnant que le chromatique, ſuivant M. Rameau, excite les Paſſions triſtes & douloureuſes. L'impreſſion que les ſons alliés dans l'ordre du ſyſtême chromatique doivent produire ſur les organes des ſens internes, ne differe preſque pas de celle qu'y excitent naturellement les ſanglots & les gémiſſemens. De plus les diſſonances ont en ſoi quelque choſe de dur qui ne peut pro-

duire ſur nos organes qu'un ſentiment déſagréable. C'eſt une violence qu'on leur fait. Violence qui approche en quelque maniere de la douleur. En conſéquence les eſprits animaux ſont pouſſés ſur les fibres avec vivacité & confuſion. Le paſſage ſubit d'un ton à un autre accompagné d'une diſſonance augmente cette vivacité, parce que l'impreſſion que font ſur les ſens les objets étrangers, eſt toujours d'autant plus vive, qu'elle eſt moins attendue.

L'exemple le plus frappant qu'on puiſſe apporter de l'effet que doivent produire naturellement les ſons diſſonans, ſe tire de la Muſique martiale. Le ſon des trompettes, des hautbois, des fifres, des tymbales & des tambours anime le ſol-

dat ſur le champ de bataille, parce que le bruit de tous ces Inſtrumens entendus enſemble, le fracas des armes, les cris des combattans, tous ces ſons réunis forment une eſpéce de concert diſſonant, une cacophonie aigre & à meſure précipitée, qui par la vive impreſſion qu'elle fait ſur l'organe de l'ouïe, réveille le mouvement des eſprits animaux, les fait courir tumultuairement & avec précipitation ſur les fibres du cerveau. Ce tumulte des eſprits donne plus de vivacité & d'énergie à l'impreſſion qu'ils font ſur les fibres. Les idées en deviennent néceſſairement plus vives, & le ſoldat conſéquemment conçoit par degrés cette ardeur & ces ſentimens d'intrépidité, qui ne ſont qu'une augmentation

de vivacité dans le desir qu'il a naturellement de repousser & de vaincre son ennemi.

ARTICLE SECOND.

De l'usage des Liqueurs spiritueuses considéré comme cause occasionelle des Passions.

DE toutes les liqueurs spiritueuses, le vin est celle dont l'usage est le plus généralement répandu. Nous ne parlerons aussi que de celle-là ; ce que nous en dirons en particulier rélativement aux Passions pouvant s'appliquer à toutes les autres en général.

Le vin n'est point une liqueur indifférente aux organes des sens internes. Il y produit une infinité d'effets étonnans que

l'expérience nous confirme chaque jour, & dont la Physique à son tour nous rend les raisons les plus précises. Les effets du vin sur l'imagination sont heureux ou malheureux à raison de la modération ou de l'excès qu'on admet dans l'usage de cette liqueur. Le vin pris dans une quantité proportionnée à sa qualité plus ou moins spiritueuse, & combinée d'ailleurs avec l'usage plus ou moins fréquent qu'on en fait journellement, agit sur les sens internes d'une maniere qui n'est point équivoque. Il échauffe l'imagination, il aiguise l'esprit, il réjouit le cœur, il rehausse le courage. La même liqueur admise dans l'estomach sans précaution & sans ménagement, dérange la précision des idées, brouille

la mémoire, abrutit le genie, engourdit les facultés de l'ame, en un mot produit ſur les ſens internes des effets tout-à-fait opposés à ceux qu'un uſage modéré y auroit excités. Dévéloppons, s'il ſe peut, les cauſes Phyſiques de ces phénomenes; & pour y procéder avec méthode, convenons des faits d'abord avant de chercher à les expliquer.

Ce ſeroit un tems perdu bien inutilement de chercher à entaſſer preuves ſur preuves pour démontrer l'opinion commune où on eſt à préſent que le vin agit ſur les organes des ſens internes. Les ſentimens ne ſont point partagés à cet égard. Cette queſtion eſt du reſſort de toutes les ſciences, & ceux qui la traitent s'accordent tous ſur le

point agité. Au reste il ne faut pas croire que ce soit une découverte de nos jours. L'antiquité la plus reculée à qui l'expérience seule avoit confirmé cette vérité, s'est expliquée d'une maniere très-précise sur les effets du vin rélativement à l'imagination, & aux opérations de l'ame.

Hippocrate a parlé avec éloge du vin & de ses effets. Il y a même des Commentateurs infidéles qui ont enchéri sur ces louanges, & qui lui ont fait dire ce qu'il n'avoit point dit (a). Depuis Hippocrate une

(a) *Bibere vinum purum semel atque iterùm, sed non ultrà modum.* Boire du vin pur de tems en tems, mais avec modération. Hip. de la diete. Lib. 3. Il y a des gens qui au lieu de *bibere vinum purum*, boire du vin pur, ont glissé le mot *inebriari*, s'enyvrer. Ce qui a donné lieu à cette opinion où on est en-

infinité de Médecins tant Grecs que Latins ſe ſont exprimés ſur le vin dans les termes les plus avantageux. Mais de toute l'antiquité les Médecins ne ſont pas les ſeuls qui ont approfondi cette matiere. Homere, Virgile, Ovide, Horace, & tout ce que les ſiécles paſſés ont eu de génies les plus ſublimes, & les plus

core qu'Hipocrate quelque part dans ſes ouvrages conſeille de s'enyvrer une fois ou deux chaque mois. Premierement, dans le paſſage que nous venons de citer il n'eſt point du tout queſtion de mois. Reſte donc à aſſigner au juſte le ſens du conſeil d'Hippocrate. Il eſt vrai qu'en Grec le terme dont il s'eſt ſervi revient à *inebriari*. Mais pour rendre la penſée d'un Auteur, il faut entrer dans ſon ſens rélativement à ce qui a précédé & à ce qui ſuit. Voyons donc celui qu'Hippocrate a eu en vue en cette occaſion. On diroit qu'il a prévu l'abus qu'on pourroit faire de ſon expreſſion, & que c'eſt à deſſein qu'il a ajoûté *ſed non ultra modum*, mais avec modération. Or peut-on s'enyvrer ſans paſſer les bornes

délicats, se sont étendus sur les louanges du vin jusqu'au point de se faire soupçonner d'avoir eu peut-être un peu trop de foible pour cette liqueur.

Mais de tous ces illustres panégyristes, Horace est celui qui est entré avec le plus de précision dans les détails des effets du vin sur l'imagination, & rélativement au Pas-

de la modération ? Cette doctrine n'impliqueroit-elle pas contradiction ? Disons donc qu'Hippocrate a prétendu simplement insinuer qu'il n'étoit pas hors de propos quelquefois de boire du vin un peu plus qu'à son ordinaire. Et quoiqu'en plusieurs autres endroits il se soit servi de la même expression pour designer l'yvresse complette, ici il en restreint le sens à cet état de gaieté qui peut résulter quelquefois d'un usage du vin mitoyen entre l'excès & la modération. Se pourroit-il en effet qu'Hippocrate se fût ici oublié, jusqu'au point d'être ouvertement le conseiller des excès & de l'yvrognerie ?

sions (*a*). On peut d'autant mieux s'en rapporter à son témoignage, qu'il se cite presque toujours lui-même pour exemple des faits qu'il avance sur cette matiere. Dans ces doux égaremens que la verve produit sur les génies poëtiques, il croit avoir vû Bacchus sur des rochers solitaires dicter à ses favoris les sublimes leçons du langage des Dieux (*b*). C'est une merveille qu'il prétend transmettre à la postérité sur son témoignage.

(a) . . . . . *Generosum & lene requiro*
Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
In venas animumque meum, & verba ministret.

Horat. Semon. 15. Lib. 1.

(b) *Bacchum in remotis carmina rupibus*
Vidi docentem: credite posteri.

Bien-tôt devenu le Prêtre & l'organe des Oracles de sa Divinité bienfaisante, plein d'un doux enthousiasme il se recrie sur les différens mouvemens qu'excite au-dedans de lui la présence du Dieu qui l'agite (*a*). Perçons le voile de ces allégories. Dépouillons-les de ces expressions figurées dont elles ne sont ici revêtues que pour l'ornement. C'est un homme qui nous dit positivement qu'un usage du vin sage & modéré lui a suggéré toutes les saillies brillantes qu'il nous débite. Que l'action de cette liqueur en pressant l'ordre & la naissance de ses idées, leur a donné cet enchaînement négligé

(a) *Quo me Bacche rapis tuî Plenum ?*

qui n'a que l'apparence de la confuſion, & qui dans le fond eſt une eſpéce de déſordre d'autant plus beau, qu'il eſt le plus ſouvent un effet de l'art, & toujours le caractère eſſentiel de la Poëſie Lyrique.

C'eſt ainſi qu'au rapport du même Auteur le vin fait ſouvent une douce violence aux génies un peu tardifs. C'eſt ainſi qu'il étouffe les ſoucis dans le cœur des ſages, & les conſeille au ſein même de l'agrément, en leur inſpirant des projets utiles qui ſeroient peut-être échappés à leur ſagacité (*a*). En un mot c'eſt ainſi que l'ame du divin Caton alluma ſouvent dans le

(a) *Tu lene tormentum ingenio admoves*
Plærumque duro : tu ſapientium
Curas, & arcanum jocoſo
Conſilium retegis Lyæo.

vin les feux généreux dont elle brûla pour la vertu (*a*).

On ne ſçauroit plus révoquer en doute que de tout tems les hommes ne ſe ſoient accordés à penſer que le vin avoit une action Phyſique ſur les organes des ſens internes. Mais laiſſons l'autorité des anciens, & rapportons-nous-en à ce qui ſe paſſe tous les jours ſous nos yeux. Portons pour un moment la vue de l'imagination ſur ces réduits ignobles, théâtres de la crapule & de l'intempérance. Quel eſprit de vertige anime cette bruyante populace! La joie immodérée y *brille* ſur tous les viſages, & éclate en tranſports de toute eſpéce. La colere, *enfant malheureux* de la contra-

(a) *Narratur & priſci Catonis, Sæpe mero caluiſſe Virtus.*

riété, du désordre & de la confusion, se peint en traits de feu dans les yeux des convives. Les cris, les invectives, les voyes de fait, tout annonce une catastrophe malheureuse. Mais tirons pour jamais le voile sur ces images injurieuses à l'humanité.

Transportons-nous plutôt dans ces banquets délicieux, où le goût & un choix délicat, sans profusion, aiguisent le sentiment sans l'émousser; où la joie ne passe jamais les bornes de l'ordre & de la bienséance; où elle n'éclate que par des dégrés imperceptibles, & parvient enfin de saillies en saillies jusqu'à un certain point de vivacité duquel elle ne s'écarte plus. C'est-là que l'ame toujours maîtresse d'elle-même, n'admet de

vivacité dans ſes mouvemens, que ce qu'il en faut pour ſavourer plus délicieuſement les charmes d'une volupté réfléchie. Quelle différence entre les effets de la même cauſe. Dévéloppons les raiſons Phyſiques de ces variétés, & commençons par examiner la nature du vin.

Le vin eſt le ſuc des raiſins, ou le mouſt fermenté & changé par la fermentation. Le mouſt avant la fermentation étoit une liqueur chargée de beaucoup de parties ſalines & d'une grande quantité de parties huileuſes, qui ſervant d'enveloppes aux premieres en émouſſoient la pointe, de maniere que toute la liqueur étoit d'une ſaveur douce & mielleuſe, telle que o ut le monde peut l'avoir

éprouvé dans le vin nouveau avant qu'il ait fermenté dans le tonneau. Mais cette union pacifique des parties ſalines & huileuſes du mouſt, n'a pu durer long-tems ſans s'altérer. Les ſels par leur volatilité naturelle, ont cherché d'abord à s'échaper des huiles dans leſquelles ils étoient embaraſſés. Celles-ci ont oppoſé à leur effort toute la réſiſtance dont elles étoient capables. Il s'eſt excité une lutte inteſtine, dont les effets ſe ſont manifeſtés ouvertement au-dehors. La chaleur, le bruit ſourd & le bouillonnement de toute la liqueur étoient le ſignal & les effets du combat intérieur des parties qui la compoſoient. Au bout de quelques jours le tumulte a ceſſé; les ſels victorieux ſont reſtés maî-

tres du champ de bataille : mais ſans abuſer de leur victoire : c'eſt-à-dire, que quoique leur aiguillon ſoit abſolument dévéloppé de ces molécules huileuſe qui en émouſſoient la pointe, ils ne la font ſentir qu'avec modération. Les huiles de leur côté briſées par l'effort de leurs priſonniers fugitifs, ont auſſi changé de nom & d'état, & ſont devenues à l'aide de cette nouvelle atténuation cette partie du vin qu'on appelle eſprits : ce ſont eux qui lui communiquent cette ſaveur modérément piquante, ce feu, ce corps & cette force qui font le caractère diſtinctif du vin, & qui conſtituent ſon principal avantage ſur toutes les liqueurs ſpiritueuſes fermentées. Enfin de cette heureuſe métamorphoſe

il eſt réſulté un tout liquide composé de parties ſpiritueuſes, de parties aqueuſes & de parties terreuſes. Les plus légeres molécules de la terre du vin, qu'on appelle auſſi le tartre nagent intérieurement dans la maſſe de cette liqueur, à laquelle elles ſont intimement mêlées, ou s'attachent aux parois internes du tonneau, tandis que les plus lourdes ſe précipitent au fond, & prennent le nom de lie. Ces généralités une fois expoſées, il eſt aiſé d'expliquer les différens phénomenes que nous venons de détailler plus haut.

« Lorſque le vin a été bû (dit » M. Lémery, Cours de Chy» mie, Chap. xx. Partie 2e.) il ſe » fait dans le corps une ſépara» tion de ſes eſprits à peu près ſem-

» ſemblable à celle que nous
» faiſons par la diſtillation. Car
» la chaleur des entrailles l'é-
» chauffant, elle en détache les
» parties ſpiritueuſes, & ces
» eſprits s'épandant de tous cô-
» tés par les pores, une partie ſe
» mêle dans le ſang...... mais
» comme les eſprits tendent
» toujours à s'éxalter, la plus
» grande partie monte au cer-
» veau, où ils circúlent avec
» tant de viteſſe, qu'ils en trou-
» blent toute l'œconomie. »

Cette confuſion néanmoins, ce trouble de l'œconomie du cerveau ſera toujours en proportion avec la quantité plus ou moins grande de ces mêmes eſprits, & conſéquemment à la quantité du vin qu'on aura bû. Lorſque cette quantité ſera modérée, les fibres du cerveau

ébranlées par la rapidité du mouvement des esprits exciteront dans l'ame plusieurs idées qu'elle n'auroit peut-être pas conçues, s'ils ne fussent venus comme par hazard mettre ces fibres en vibration. Néanmoins comme dans ce premier cas nous supposons ces mêmes esprits en petite quantité, il n'y aura qu'un certain nombre de fibres qui se sentiront de leur mouvement ; le tout même avec assez de précision : de sorte qu'il n'en résultera que quelques mouvemens de gayeté modérée, qu'accompagneront toujours la netteté des idées, & le brillant des saillies.

Mais aussi lorsque l'usage du vin excédera cette quantité sage & modérée ; la quantité des esprits en conséquence plus

ou moins grande, occasionnera dans les fibres des vibrations plus ou moins fréquentes, & dans l'ame des idées plus ou moins suivies. Si cette quantité est effectivement excessive, les fibres seront tumultuairement ébranlées, & mises en vibration sans aucun ordre. Les idées qui en résulteront n'auront aucune liaison, se contrarieront quelquefois, & ces contrariétés exciteront nécessairement dans les convives des semences de querelle & de division. Les esprits animaux de plus en plus agités, feront naître idées sur idées, toutes aussi peu liées les unes que les autres. La dispute s'échauffera de plus en plus, & finira par la colere, ou même par les voies de fait.

Mais cette quantité prodigieuſe d'eſprits ne peut pas ſéjourner long-tems dans le ſang, ſans le rarefier & en augmenter conſidérablement le *volume*. Nous venons d'obſerver que ces eſprits cherchoient toujours à s'exalter vers le cerveau. Les vaiſſeaux du cerveau ſeront donc ceux qui ſe ſentiront le plus de cette raréfaction. Ils ſe dilateront petit à petit au-delà de leur calibre ordinaire. Ils formeront en conſéquence des compreſſions ſur les différentes parties de ce viſcere. Ils rétréciront la place conſacrée au jeu du liquide animal ; ils en gêneront la circulation & l'agilité, un ſommeil profond ſuccédera enfin à cette violente agitation, & durera juſqu'à ce qu'à la faveur du tems ces parties ſpiritueuſes

s'étant entierement évaporées, le ſang ait repris ſon volume ordinaire. Et le tout finira par une violente douleur de tête, qui n'eſt que l'effet de la grande diſtention des vaiſſeaux occaſionnée par la raréfaction du fluide qui y eſt contenu.

CHAPITRE III.

Des cauſes accidentelles éloignées des Paſſions.

NOUS venons de voir dans le Chapitre précédent les cauſes prochaines occaſionelles des Paſſions ; ces cauſes agiſſent immédiatement ſur les organes des ſens internes ; mais il en eſt d'autres encore qui diſpoſent ſimplement les différen-

tes parties du corps de maniere qu'il en peut résulter & qu'il en résulte ordinairement dans l'ame différens mouvemens plus ou moins violens. Ce sont ces causes que nous allons examiner ici sous le titre de causes accidentelles éloignées des Passions.

Quoiqu'on puisse dire en général que nous soyons tous habiles à recevoir l'impression des Passions, cette aptitude n'est pas la même chez tous le hommes. La disposition particuliere du corps, l'âge, le sexe, le tempérament, l'air, les alimens, les circonstances des humeurs, les exercices, la veille, le sommeil, entraînent à cet égard dans nos organes des différences de constitution, qui influent beaucoup sur la vivacité, la

promptitude & la durée des Passions.

1. Un homme par exemple dont le cerveau est desséché par l'ardeur d'une fievre brûlante, dont les fibres sont d'ailleurs nécessairement tendues, dont les esprits sont continuellement agités par le battement fréquent des arteres, & tumultuairement poussés sur les fibres du cerveau; ce même homme, dis-je, sera plus disposé à recevoir vivement l'impression des Passions pendant sa maladie, que dans l'état naturel.

La disposition particuliere du corps.

2°. Dans un enfant les fibres sont délicates, médiocrement tendues, & perpetuellement abbreuvées par l'*afflux* continuel de la lymphe nourriciere. En conséquence un enfant sera peu susceptible de Passions.

L'âge.

Néanmoins à raiſon de la ſoupleſſe & de la délicateſſe que nous ſuppoſons dans les fibres de l'enfant, elles auront une grande mobilité, & le moindre objet y fera promptement toute l'impreſſion qu'elles ſont capables de recevoir. Mais cette impreſſion, quoique prompte à raiſon de leur mobilité, ſera toujours légere & de peu de durée, eu égard à leur peu de réſiſtance. Dans un homme fait, toutes les parties du corps ſont parvenues à leur dernier dégré de perfection, & ont toute l'aptitude qu'elles peuvent acquérir pour les uſages & les mouvemens auxquels elles ſont deſtinées. Les fibres du cerveau ſont ſouples, mobiles & tendues; un homme fait auſſi recevra aiſément l'impreſſion de toutes

les Paſſions poſſibles, & l'effet en ſera beaucoup plus prompt, mais un peu moins vif que dans le vieillard, dont les fibres, quoique moins mobiles à la vérité, ſont extrêmement ſeches & plus tendues. Et comme la vivacité du mouvement des fibres eſt proportionnée à la réſiſtance de ces mêmes fibres ; celles du vieillard étant plus ſeches & plus tendues, elles oppoſent une plus grande réſiſtance au choc des eſprits animaux, & en conſequence leur mouvement doit être plus difficile & plus long à raiſon de cette réſiſtance. C'eſt ce qui fait auſſi qu'en général l'effet des Paſſions eſt d'autant plus durable, qu'on en reçoit difficilement l'impreſſion. Un homme, par exemple, qui entre difficilement en colère,

eſt furieux ordinairement, lorſqu'enfin il s'abandonne à ce mouvement.

Le Sexe. 5°. Dans une femme les fibres du cerveau ſont en général à peu près comme dans les enfans, avec cette différence cependant, qu'elles ſont moins délicates. Auſſi les objets les plus frivoles y font-ils aiſément & promptement de grandes impreſſions. Les Paſſions chez les femmes ſont promptes. L'effet en eſt plus vif que dans les enfans, & moins durable que dans les hommes, parce que les fibres d'une femme étant moins délicates que celles d'un enfant, & plus ſouples que celles d'un homme, de cette combinaiſon, il doit réſulter néceſſairement une vibration prompte & plus exquiſe que dans un enfant,

mais moins ſoutenue que dans un homme.

4°. Dans le tempérament ſanguin, le ſang eſt heureuſement compoſé de parties douces & balſamiques. En conſéquence toutes les fibres ſont abbreuvées d'une lymphe onctueuſe, propre à les entretenir dans un certain état de mobilité, ſans néanmoins les relâcher. Un homme de ce tempérament ſera ſujet aux Paſſions, mais l'effet en ſera moins vif que dans un attrabilaire dont le ſang chaud, épais, âcre & dépouillé de ſon baume naturel eſt plus propre à deſſécher les fibres qu'à les humecter. Ces fibres ſe trouvent dans un état d'irritation continuel. Inhabiles par leur rigidité à fléchir, ſe dilater & revenir ſur elles- Le Tempérament.

mêmes, toutes les impreſſions qu'elles peuvent recevoir des fluides, ſe réduiſent au mouvement de vibration, qui eſt le ſeul auquel elles ſoient diſpoſées par l'extrême tenſion que nous leur ſuppoſons. Auſſi un atrabilaire ſera-t-il toujours ſujet à toutes ſortes de Paſſions, même les plus oppoſées. Car il ne faut pas croire que telle ou telle Paſſion ſoit plus ou moins analogue à telle ou telle diſpoſition du corps. En général la variété des circonſtances influe davantage ſur la différence des Paſſions que la diſpoſition du corps. Et lors qu'un homme eſt conſtitué de maniere à recevoir l'impreſſion d'une Paſſion, il eſt ſuſceptible de toutes les Paſſions poſſibles ; ce n'eſt que le

caprice, le goût, l'humeur, & principalement les circonstances qui le déterminent à celle-là, préférablement à cette autre.

5°. L'air a sur les mouvemens de l'ame une action bien décidée, résultante des diverses impressions qu'il fait sur nos organes rélativement à ses différentes qualités. L'air froid agissant sur les papilles nerveuses des tégumens y excite une sensation douloureuse, ou pour le moins désagréable, à laquelle on ne fait pas une grande attention, parce que le froid est ordinairement continué pendant un certain tems, & qu'à la longue on s'y accoutume. Il arrive néanmoins que cette irritation des nerfs, des tégumens, se communiquant par sympathie L'Air.

aux fibres du cerveau, les tient dans un état de tension habituelle, & qu'il en résulte une plus grande propension aux Passions. En général on est en hyver, rélativement aux circonstances, ou excessivement triste, ou d'une guayeté extravagante. L'air chaud a sur nos organes une action toute différente. En raréfiant le sang dans ses vaisseaux, il occasionne sur le cerveau des compressions, légeres à la vérité, mais assez actives pour apporter dans toute la machine une espéce d'engourdissement, une pesanteur dans tous les membres, un abbatement général, dont on s'apperçoit bien sensiblement dans les grandes chaleurs des mois de Juin & Juillet. Ce sentiment approche beaucoup de la tristes-

ſe, & ſeroit bien plus apparent, ſi les fraîcheurs des nuits n'en corrigeoient l'activité. Mais lorſque l'air tient un milieu raiſonnable entre le grand froid & l'exceſſive chaleur, la douce impreſſion qui en réſulte ſur les tégumens, répand dans toute la machine une ſenſation habituellement gracieuſe, & très-propice à la joie. Auſſi remarquons-nous que nous ſommes naturellement plus guais en automne que pendant l'hyver & les grandes chaleurs de l'été, mais bien moins que pendant le printemps. C'eſt dans cette ſaiſon principalement que nous ſommes portés à une joie naturelle, que nous tirons, pour ainſi dire, de notre propre fond, ou plutôt de l'impreſſion gracieuſe que font de toute part

ſur nos organes les objets naturels qui nous environnent. L'aſpect d'un ciel pur & ſerein, les graces de la nature renaiſſante, le parfum des fleurs nouvellement épanoüies, les concerts des oiſeaux; tous ces objets affectant à la fois preſque tous nos organes, occaſionnent au-dedans de nous un ſentiment délicieux, une volupté naturelle, une maniere d'être indéfiniſſable, qui ajoute encore au doux chatouillement que l'impreſſion d'un air exactement tempéré a pû produire ſur les tégumens.

Les autres qualités de l'air font auſſi ſur nos organes des impreſſions auxquelles les mouvemens de l'ame ſont analogues; mais de toutes ces qualités ſon plus ou moins de pureté eſt

celle qui influe davantage sur les Passions. Dans une grande ville bien peuplée, l'air est nécessairement gêné par la hauteur des bâtimens, & corrompu par les exhalaisons qui s'élevent continuellement des différentes denrées pourries & fermentées, des excrémens, & des corps des animaux; ce même air est constamment moins pur que dans les campagnes. Et on remarque en général, toutes choses d'ailleurs demeurant égales, que les habitans des grandes villes ont un dehors plus actif, & sont plus sujets aux violentes Passions que ceux qui demeurent à la campagne. Il arrive même tous les jours que ces premiers pour jouir de quelques momens de délassement & de guayeté, sont obligés de tems en tems de se

ſouſtraire au tumulte des villes, & d'aller reſpirer à la campagne un air plus pur & moins capable d'irriter les fibres du cerveau, & d'en favoriſer la tenſion continuelle. L'air ſurchargé de parties hétérogenes telles qu'il s'en exhale des ſouterrains, des mines, des plaines marécageuſes, & dans les pays où l'on brûle habituellement des terres bitumineuſes, agit auſſi ſur les organes des ſens internes & ſur les Paſſions. L'uſage du charbon de terre en Angleterre occaſionne, dit-ont, aux habitans du pays des accès de mélancolie, donc ils ne guériſſent qu'en venant en France reſpirer un air plus pur, & relâcher par ce moyen les fibres de leur cerveau qui avoient été irritées & tendues par l'action

des soufres volatiles du charbon.

6°. L'action des alimens sur les organes des sens internes est si certaine que les Anciens, aidés des lumieres d'une Physique très-imparfaite, en ont connu la réalité. Pline prétend que les alimens peuvent diminuer l'impétuosité des différentes affection de l'ame (*a*). Les alimens en passant continuellement dans la masse de nos humeurs apportent dans la machine des différences de constitution résultantes essentiellement des diverses parties dont ils sont composés. Il y a des alimens dont les sucs adou- Les Alimens.

(a) *Nullius non ira, luctusque, tristitia, & omnis animi impetus cibo mollitur.*

Pline Lib. 2. Cap. 24.

cissent, humectent & empâtent, pour ainsi dire, nos humeurs; d'autres qui les atténuent, les exaltent, les mettent en mouvement & les échauffent; d'autres enfin qui les aigrissent & les rendent irritantes. Ces humeurs agissant sur les solides rélativement aux différentes qualités dont elles sont doüées, & qu'elles ont reçu des alimens, y produisent telle ou telle impression, à raison de cette diversité. Les fibres du cerveau participant à ces impressions, l'ame est agitée de différens mouvemens constamment analogues à ces mêmes impressions. C'est-à-dire, que des alimens chargés de parties incrassantes, grasses, huileuses, légerement visqueuses, &c. tels que le lait, par

exemple, les préparations des ſemences farineuſes, les boüillons des viandes ſucculentes, les ſucs des jeunes animaux, les gelées des fruits mucilagineux, &c. communiqueront aux humeurs leur qualité douce, onctueuſe & balſamique. Les ſolides continuellement arroſés & réparés par une lymphe bien conditionnée, ſeront toujours gracieuſement émus par le paſſage de pareilles humeurs. Les fibres du cerveau humectées par l'afflux de ce baume naturel, ne ſeront pour ainſi dire ſuſceptibles que de l'impreſſion du chatoüillement. Des perſonnes ainſi nourries, ne ſeront gueres ſujettes qu'à la joie.

Mais ſi ces mêmes humeurs ſe trouvent altérées par des ſucs vicieux d'alimens propres à les

atténuer & les raréfier tels que les végétaux aromatiques, la pluspart des *fongus*, le gibier, les chairs des vieux animaux, & en général tous les alimens abondans en ſels volatils, en huile exaltée; les ſolides par la même raiſon ſeront échaufés, deſſéchés & tendus au-delà de ce qu'ils doivent l'être naturellement. Les fibres nerveuſes ſeront continuellement dans la propenſion à la vibration. Le moindre mouvement dans les eſprits animaux occaſionnera dans l'ame des affections de toute eſpéce. Enfin je ſuppoſe que les ſucs des alimens ſoient d'une nature âcre & mordicante, tels que ceux des poiſſons, des viandes ſalées, & de tous les mets fades qu'on eſt obligé de relever par la pointe de l'aſſaiſonne-

ment ; les humeurs qui en résulteront, participant à cette qualité piquante, irriteront toutes les fibres sensibles de la machine, & exciteront dans tout le corps une sensation de douleur habituelle, qui se communiquant aux fibres du cerveau produiront une espéce de mélancolie naturelle. C'est ainsi qu'on voit dans des Communautés Religieuses de l'un & de l'autre sexe des personnes réduites par état à de pareils alimens, être très-sujettes à la tristesse, & à de fréquens accès d'humeur sombre, indépendamment du silence, de la solitude, & de l'uniformité des occupations auxquelles elles sont asservies.

7°. De même qu'il est dans le corps humain des humeurs desti- Les Circonstan-

ces des humeurs.

nées à y demeurer, tant pour la réparation des ſolides, que pour la perfection des différentes fonctions ; de même auſſi il en eſt qui ſont deſtinées à en être chaſſées, & dont le ſejour & l'arêt occaſionnent dans la machine mille accidens fâcheux, & notamment des effets marqués ſur les différentes opérations de l'ame. La bile retenue dans la maſſe du ſang occaſionne des mélancolies très-remarquables. Il n'y a gueres d'obſtructions qui ne produiſent ce ſymptôme, parce que l'humeur deſtinée à être filtrée dans la partie obſtruée, étant obligée de refluer dans la circulation, cette humeur ainſi déplacée s'aigrit & picote l'intérieur des vaiſſeaux. Les fibres du cerveau ſe reſſentent bientôt de cette

cette impreſſion, & dès lors l'irritation qu'elles éprouvent devient une diſpoſition méchanique à la mélancholie, & à toutes les Paſſions triſtes & douloureuſes. De même la ſemence filtrée par les couloirs qui lui ſont deſtinés, mais retenue dans ſes réſervoirs, que tout le monde ſçait être d'un ſentiment très-exquis, & qui communiquent immédiatement au cerveau, peut auſſi occaſionner la joie ou la triſteſſe, ſelon que l'impreſſion qu'elle y produit tient du chatoüillement, ou du picottement. Les femmes ſont exemptes de ce dernier inconvénient, mais le ſang retenu dans les vaiſſeaux de l'utérus irritant ces parties, & l'irritation ſe communiquant ſympatiquement aux fibres du cer-

veau par l'entremiſe des nerfs qui y ſont répandus, (*a*) il leur ſurvient des vertiges tenans indifféremment de la joie ou de la triſteſſe, & mille ſymtômes connus ſous le nom de vapeurs. Quelquefois le tout ſe réduit à une mélancholie habituelle, très ſenſible, ſurtout dans les jeunes perſonnes qui n'ont point encore paſſé par ces épreuves, & dans leſquelles la nature commence à ſe dévélopper.

C'eſt par le même méchaniſme que l'humeur muqueuſe des narines retenue dans ſes caneaux excrétoires gêne la circulation dans ces parties, en irrite les fibres nerveuſes, & que

(*a*) Une partie des nerfs de l'utérus vient de l'intercoſtal, & l'intercoſtal eſt formé de l'union de la 5[e]. & 6[e]. paire qui tirent leur origine immédiatement du cerveau.

cette irritation ſe communiquant ſympathiquement & immédiatement au cerveau (*a*), il en réſulte des peſanteurs de de tête très-incommodes, & une eſpéce de propenſion à la triſteſſe & à la mélancholie.

8°. Le plus ou moins d'exercice influe beaucoup ſur les Paſſions. La promenade, la chaſſe, la danſe, les voyages, &c. moderent l'action de la triſteſſe. Tous ces exercices, violens de leur nature, occaſionnent une grande diſſipation. En conſéquence il arrive diverſion de la part des eſprits animaux rélativement aux fibres du cerveau. Ces eſprits em- L'exercice.

(*a*) Les nerfs de cette partie ſont les olfactifs, & quelques rameaux de la cinquiéme paire, qui ſortent les uns & les autres immédiatement du cerveau.

ployés en grande quantité au mouvement des membres, se dissipent. Les fibres du cerveau délivrées de cette quantité considérable d'esprits employés ailleurs, & dont elles étoient surchargées sont moins violemment irritées. Au moyen de ces instans de tranquilité répétés tous les jours, elles peuvent se relâcher petit à petit, & sortir même tout-à-fait de cet état de tension excessive qui constitue la cause Physique & essentielle de la mélancholie. Il est certain qu'un exercice un peu violent est très-propice à la joie; mais il ne faut point abuser de ce principe. Si une dissipation modérée du superflu des esprits animaux, contribue au relâchement des fibres du cerveau, il peut arriver aussi qu'une trop

grande dissipation de ces mêmes esprits dégénere, en épuisement, & occasionne un affaissement considérable dans les parties, un anéantissement, une mélancholie très-réelle, & quelquefois des accidens encore plus fâcheux.

9°. La veille & le sommeil introduisent aussi de grandes variétés dans les Passions. Dans les grands dormeurs, les humeurs sont douces & pacifiques, & les fibres modérément relâchées : c'est-à-dire, qu'elles sont moins sujettes à l'irritation, & conséquemment que ceux qui dorment beaucoup habituellement, sont peu susceptibles en général de l'impression des Passions violentes. Par la raison des contraires, ceux qui ont été privés de leur som- La Veille & le Sommeil.

meil, ou qui naturellement dorment peu, y auront plus de propenſion. Tout cela ſe conçoit ſans explication, & ſe déduit facilement de ce que nous avons dit juſqu'à préſent ſur les autres cauſes accidentelles des Paſſions.





SECONDE PARTIE.

Des effets Méchaniques des Paſſions.

CHAPITRE PREMIER.

Des ſignes extérieurs des Paſſions.

IL n'eſt point de mouvement de l'ame un peu violent, qui ne ſe peigne auſſi-tôt ſur le viſage & dans les yeux de celui qui en eſt agité. La nature de ces ſignes extérieurs varie à raiſon de la diverſité & de la vivacité de ces mêmes mouvemens. Nous avons vu plus haut que la cauſe

Phyſique & efficiente des Paſſions dépendoit d'une certaine vivacité de vibrations dans les fibres du corps calleux, à raiſon de laquelle l'ame étoit affectée plus ou moins violemment. Maintenant il faut obſerver que l'impreſſion du liquide animal ſur les fibres du corps calleux, ne ſe reſtreint pas à ces mêmes fibres.

Il regne entre le cerveau & toutes les parties du corps une affinité, un enchaînement, & un commerce de mouvement tel, que lorſque le cerveau eſt affecté, toutes ces parties, celles même qui en ſont les plus éloignées, & qui y tiennent toutes par l'entremiſe des nerfs, ſe reſſentent auſſi-tôt de l'impreſſion qu'il reçoit. Les ſymptômes des maladies & des bleſ-

ſures de la tête, & les phénomenes du ſommeil mettent cette vérité dans un jour, auquel il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer.

En ſuivant ce ſyſtême de communication d'impreſſions du cerveau aux parties, il ne peut ſe faire que les fibres du corps calleux ſoient dans un état de vibration violente, ſans que les nerfs qui ſortent immédiatement du cerveau ſe reſſentent auſſi-tôt de cette impreſſion. Ces nerfs (*a*) envoient une partie de leurs rameaux aux muſcles des yeux, du front & des levres, & aux tégumens extérieurs du viſage, & doivent exciter dans toutes ces parties des

(*a*) C'eſt-à-dire, ceux de la troiſiéme, quatriéme, cinquiéme, ſixiéme, & ſeptiéme paire.

contractions extraordinaires, rélativement à l'impression qu'ils reçoivent immédiatement du cerveau.

Aussi dans la colère, la frayeur, & tous les mouvemens où on peut supposer une vibration violente dans les fibres du corps calleux, toutes ces parties entreront en convulsion. Les muscles fronteaux violemment contractés rideront le front & l'entre-deux des sourcils. Les lévres se contracteront. Les tegumens extérieurs participeront à la même impression; les traits se creuseront & s'allongeront. La peau du crâne sera tirée sur le devant de la tête; les cheveux se hérisseront. Les muscles de l'œil pareillement contractés changeront la disposition naturelle du

regard, il deviendra féroce. D'ailleurs les mêmes nerfs qui se distribuent aux parties extérieures du visage, communiquant aussi au cœur & au poulmon, (a) perpetueront jusqu'à ces visceres les mêmes impressions quils font sur les muscles du front, de l'œil, des levres, & des tégumens. En conséquence la rapidité de la circulation augmentera dans toute l'habitude du corps. Le sang pénétrera jusque dans les plus petits tuyaux. La rougeur & l'éclat qui en résulteront sur les parties extérieures du globe de l'œil, lui communiqueront un dehors enflammé, les regards de-

(a) La cinquieme & la sixieme paire envoyent chacune un rameau de l'union desquels se forme le nerf intercostal, lequel se distribue principalement au cœur au poulmon & à la poitrine.

viendront étincelans. Enfin le réſeau cutané du viſage étant compoſé de vaiſſeaux plus *groſſiers*, & plus nombreux que partout ailleurs, le ſang s'y portera par préference, comme y trouvant moins de réſiſtance. Le viſage s'enflammera.

Quelquefois néanmoins, l'effort de la contraction ſe portant d'abord ſur les tegumens de la face, le diametre des vaiſſeaux du réſeau cutané en eſt ſubitement retréci; & le viſage alors commence par pâlir. Mais le cœur par les violentes ſecouſſes de ſes contractions convulſives, force bientôt cette réſiſtance, & ramene la rougeur. Pour la ſeconde fois, l'action tonique des vaiſſeaux reprenant le deſſus, les retrecit encore, & en chaſſe ce ſang étranger: & ainſi

de ſuite la même perſonne rougit & pâlit alternativement à pluſieurs repriſes dans un eſpace de tems très-borné.

Il n'en eſt pas de même dans la triſteſſe & dans les paſſions douloureuſes. Les fibres du cerveau ſont moins ebranlées. L'eſprit & le corps au contraire ſont abbatus. Les parties tombent dans le relâchement. Bien loin que les muſcles de l'œil entrent en contraction, les paupieres ne ſemblent ouvertes qu'à regret. L'abbattement de la machine devient général, & la tête livrée à ſon penchant naturel, par l'inaction des muſcles du col deſtinés à la ſoûtenir, incline en devant, & ſe laiſſe aller à ſon propre poids.

Enfin la joie nous offre encore d'autres ſymptômes à expli-

quer dans les ſignes extérieurs ſous leſquels elle ſe manifeſte.

La joie eſt une affection délicieuſe, un mouvement gracieux imprimé à notre ame par l'action ou la repréſentation d'un objet qui nous plaît. Ce mouvement, (nous ne parlons que de la joie moderée) eſt une maniere d'être pour laquelle nous ſommes nés. C'eſt un apanage de l'humanité ; nous y inclinons naturellement. Il ſemble que notre ame toûjours contrariée par des objets qui nous attriſtent, ſoit continuellement en ſouffrance, & que la joie ſoit faite pour la rendre à elle-même. Elle eſt le ſceau de la ſanté, de cette heureuſe combinaiſon des parties intégrantes de nos organes, où toutes les fonctions s'exercent dans l'ordre

& avec *aménité.* La joie n'imprime aux ſens internes aucuns mouvemens violens. Elle ne produit ſur les fibres du corps calleux aucune vibration déſordonnée ; elle ne ſçauroit y exciter qu'une eſpece de chatouillement, que la continuité des nerfs perpetue auſſitôt dans les différentes parties du viſage. Les yeux aulieu d'un extérieur farouche *n'y gagneront* que de la vivacité. Les muſcles du front & les tégumens gracieuſement émus par cette douce impreſſion, repandront dans tout le viſage certain air indéfiniſſable, une maniere d'être qu'on conçoit, & qu'on ne peut décrire. Les vaiſſeaux du réſeau cutané ne recevront que petit-à-petit, & en médiocre quantité, les globules rouges du ſang, qui y ſe-

ront introduits ſans violence. La rougeur des joues n'aura rien de foncé. La joie n'y répandra qu'un coloris léger qui ramenant tous les traits à leur ton naturel, imprimera la ſerenité ſur toutes ces parties, où les Paſſions vives jettent le déſordre & l'irrégularité.

N'oublions pas qu'il n'eſt queſtion ici que de la joie douce & moderée : car lorſque ce mouvement parvient à un dégré de vivacité exceſſive, ſes ſignes extérieurs ne différent guéres de ceux des Paſſions les plus tumultueuſes.





CHAPITRE II.

Des Phénomenes des Passions.

L'ÉBRANLEMENT convulsif que les affections de l'ame occasionnent dans le cerveau, se perpétuant par l'entremise des nerfs dans toutes les parties de la machine, y produit plusieurs accidens extraordinaires, moins apparens & moins prompts que ceux du visage, que nous venons de décrire sous le nom de signes extérieurs des Passions. Ce sont ces accidens que nous prétendons maintenant éxaminer, & que nous appellons phénomenes des Passions. Nous les distinguerons en phénomenes généraux, & en phénomenes particuliers.

ARTICLE PREMIER.

Des phénoménes généraux.

J'APPELLE ici Phénoménes généraux ceux qui ſont du reſſort de toute la machine en général. Tels ſont ceux qui regardent l'action tonique & la contraction muſculaire. (*a*) Toute idée vive ſuppoſant un ébran-

(*a*) On remarque dans les parties ſolides du corps humain trois mouvemens diſtincts, qu'il faut bien prendre garde de confondre. Ces mouvemens ſont l'élaſticité, la contraction muſculaire & l'action tonique. L'élaſticité eſt cette action d'un corps ſolide par laquelle les parties de ce corps étant diſtendues ou déprimées, cherchent à ſe rétablir dans leur premier état. L'élaſticité eſt commune généralement à toutes les parties ſolides du corps humain, ſenſibles ou inſenſibles, pendant la vie ou après la mort de l'animal. La contraction muſculaire a

lement conſidérable dans le cerveau, ondulation du liquide animal vers toutes les parties du corps, & augmentation de vivacité dans l'action de ce liquide ſur toutes ces parties; il s'enſuit évidemment que l'action to-

contraire, qui n'eſt autre choſe que l'action communiquée au muſcle, par laquelle il tend à ſe racourcir, eſt propre aux muſcles ſeulement, & ne ſubſiſte que pendant la vie de l'animal. Enfin l'action tonique eſt cette proprieté qu'ont toutes les fibres du corps humain vivant (muſculaires & autres) de ſe racourcir indépendament d'aucune diſtenſion. Il ne faut pas confondre l'action tonique avec la contraction muſculaire. Cette derniere n'eſt propre qu'aux muſcles, & l'autre eſt commune à toutes les fibres ſenſibles, & augmente même à proportion de cette ſenſibilité : d'ailleurs la contraction muſculaire eſt ſoumiſe à la volonté, & l'action tonique en eſt abſolument indépendante. Mais elles ont auſſi cela de commun, qu'elles dépendent l'une & l'autre de l'influx du liquide animal dans les fibres qui leur ſont conſacrées.

nique & la contraction musculaire reconnoissant pour cause commune l'influx du liquide animal dans les fibres, l'une & l'autre sera considérablement augmentée à raison de l'augmentation d'activité que ce liquide acquiert dans son action sur ces fibres. C'est-à-dire, que lorsque l'ame sera vivement affectée, les esprits animaux se portant confusément & en plus grande quantité, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, toutes les parties sensibles du corps se ressentiront de ce tumulte ; qu'il y aura augmentation de vibratilité dans les fibres nerveuses, irritation dans les membranes, crispation dans les vaisseaux, tension dans les fibres musculaires, &c. de-là, propension aux mouvemens convulsifs, préci-

pitation dans les pulſations du cœur, augmentation de circulation dans les gros vaiſſeaux, embarras, & même interception dans les petits, obſtacles dans la ſecrétion des humeurs groſſieres de la part des tuyaux ſecretoires des glandes conſacrées à cet office, reſſerrement dans les organes excrétoires, contractions plus faciles & plus vives dans les muſcles, mouvement des membres plus agile & plus violent, &c.

Voilà en peu de mots les principaux phenomenes que les paſſions peuvent exciter dans l'œconomie animale en général; voyons maintenant ceux qu'elles pourront produire dans les différentes parties du corps priſes en particulier.

ARTICLE SECOND.

Des Phénoménes particuliers.

POUR admettre quelque ordre dans cette diſcuſſion, nous nous ſervirons de la diviſion ordinaire du corps humain en tête, poitrine, bas-ventre & extrémités.

PHENOMENES DE LA TETE.

Nous avons vû, en parlant des ſignes extérieurs des Paſſions, les effets extraordinaires qu'elles produiſoient ſur les parties extérieures de la tête ; voyons maintenant ce qui doit ſe paſſer dans l'intérieur.

La tête eſt le ſiége des organes des ſens internes, & du plus grand nombre des externes. Quant aux premiers, les Paſſions

elles-mêmes en tirent leur origine, & il n'eſt pas étonnant qu'elles y répandent la confuſion. Dans ces inſtans violens où l'ame eſt entierement abandonnée à la vivacité de ſes affections, il n'eſt pas poſſible que le tumulte des eſprits animaux, & les vibrations déſordonnées des fibres du corps calleux, ne produiſent une altération ſenſible dans ſes différentes opérations. Un homme livré à la fougue de ces mouvemens tumultueux, ne conçoit plus aucune idée claire, n'établit aucun jugement précis, & s'abandonne aveuglément aux circonſtances, indépendamment de ſa volonté, dont il ne peut plus écouter les impreſſions. De plus, les ſens externes ont avec les internes une liaiſon trop intime, pour ne pas participer à

ces désordres, & le même homme doit aussi nécessairement n'entendre, ne voir & ne sentir que confusément, & point du tout même, des objets assez présens d'ailleurs pour faire en tout autre tems sur ses organes l'impression accoûtumée.

Il est un autre Phénoméne appartenant à la tête, que nous avons hésité de rapporter parmi les signes extérieurs des Passions & qui retrouve ici sa place.

A la partie intérieure de la paupiere supérieure, vers l'angle externe de l'œil, est une glande communément appellée lacrymale: le nom en désigne l'usage. Cette glande est formée de plusieurs petits utricules conglomérés, de chacun desquels sort un petit tuyau excrétoire. Tous ces petits tuyaux

yaux en ſe réuniſſant en forment d'autres plus conſidérables, qu'on nomme conduits hygrophthalmiques. Ces conduits en rampant ſur la partie intérieure de la paupiere ſupérieure, verſent dans l'œil l'humeur des larmes, dont une partie ſert à laver & à humecter le globe de l'œil, & le ſuperflus en paſſant pardeſſus le bord de la paupiere inférieure, s'extravaſe ſur les joües, ou bien en coulant ſur la ſurface du globe, entre l'une & l'autre paupiere, s'inſinue dans les points lacrymaux, de-là dans le ſac lacrymal, & ſe perd enfin dans les conduits du nez.

Dans les vives ſecouſſes que les Paſſions donnent à toute la machine, ces parties en leur particulier participent à la vio-

lence du mouvement imprimé à toutes les autres. Il faut néanmoins obſerver que ce n'eſt pas dans les Paſſions les plus turbulentes, telles que la fureur par exemple, que l'excrétion des larmes eſt la plus abondante. Il eſt bien vrai que dans un mouvement de colere, la contraction communiquée aux parties de l'œil, peut exprimer des utricules lacrymaux quelques groſſes gouttes de l'humeur qu'ils contiennent. Néanmoins il eſt d'expérience que les larmes ont beaucoup plus d'analogie avec les Paſſions douces, telles que la joie & principalement la triſteſſe.

Cette obſervation ſemble d'abord contrarier notre ſyſtême : l'excrétion des larmes dans

les Passions venant des secousses imprimées à la machine, plus ces secousses seront violentes, plus l'excrétion sera abondante. Donc les larmes seront plus abondantes dans la colere, par exemple, que dans la tristesse. Mais il faut remarquer que dans les mouvemens des Passions douces, telles que la tristesse & la joie, l'effort de la contraction se porte plutôt vers le cœur qu'aux parties du visage. Ces dernieres au contraire sont abandonnées au relâchement, ou du moins sont rendues à leur état d'expansion naturelle. Or dans ce cas là l'action tonique ne subsistant que dans le cœur & les poumons, le sang en est chassé avec une grande rapidité. Il pénetre aisément & en abon-

dance dans des vaiſſeaux naturellement relâchés , ou dumoins ſuſceptibles d'une grande expanſion , tels que ceux de la glande lacrymale dans les cas propoſés. Cette glande s'abbreuve aiſément d'un ſang qui y afflue ſans avoir de difficulté à ſurmonter. Les utricules relâchés par le défaut du tonus , livrent un paſſage plus aiſé à la liqueur , à la ſecrétion de laquelle ils préſident , & fourniſſent une grande abondance de cette liqueur. La même choſe ne peut pas arriver dans les cas des Paſſions véhementes, où l'action tonique ſe porte d'abord immédiatement ſur les parties du viſage , & reſſerre les vaiſſeaux des glandes qui peuvent s'y rencontrer. Cela eſt

ſi vrai que lorſque les Paſſions douces deviennent exceſſives, dans le déſeſpoir par exemple & dans la joie immoderée, les larmes ſont tout-à-fait, ou en grande partie ſupprimées; parce qu'alors la machine ſubit toutes les impreſſions des Paſſions les plus violentes, dont celles-ci prennent le caractere, par l'excès auquel elles ſe portent.

Il n'y a donc de toutes les affections de l'ame, que les plus douces qui puiſſent être accompagnées de larmes. Mais ces cas ne ſe réduiſent pas à la triſteſſe & à la joie ſeulement. Un événement intéreſſant, une saillie brillante, l'expreſſion d'un ſentiment héroïque, une ſituation touchante, en un mot tout

ce qui peut remuer le cœur,ſans apporter un grand trouble dans la machine, eſt capable de nous émouvoir juſqu'aux larmes.

Mais ce n'eſt pas tout; auſſitôt qu'on pleure la reſpiration devient difficile. Pour cet effet même, il n'eſt pas néceſſaire que l'ame ſoit agitée d'aucun mouvement. Il ſuffit quelquefois qu'un corps étranger embarraſſé entre les paupieres & la ſurface du globe de l'œil, en exprime quelques larmes, pour gêner un moment la reſpiration. Nous avons vû plus haut qu'il y avoit une correſpondance intime entre les parties extérieures de la Tête, & celles de la Poitrine. (*a*) Or l'humeur des larmes,à raiſon de ſon âcreté

(*a*) La cinquiéme & ſixiéme Paire qui ſe

naturelle, ne peut pas arroser en abondance & pendant longtems des parties telles que celles de l'œil, que tout le monde sçait être d'un sentiment excessivement délicat, sans y causer quelque irritation. Cette irritation se perpétuant sympathiquement au poumon, la respiration doit en être nécessairement jusqu'à un certain point interceptée, ou du moins considérablement gênée. Le larynx irrité par la même impression, ne laissera échapper l'air de la poitrine que par forme

distribuent à la glande lacrymale, au sac lacrymal, aux muscles des yeux, aux muscles fronteaux, aux levres, aux tégumens, au larynx, à la luette, &c. envoient chacune un rameau, de l'union desquels se forme l'intercostal, qui aboutit aux organes de la respiration.

de ſanglots & avec ces ſons lamentables connus ſous le nom de gémiſſemens. Les tégumens, les muſcles de l'œil, du front & des lévres par la même raiſon entreront en contraction, & produiront ſur le viſage ces rides & ce dérangement des traits, qui accompagne toujours l'abondance exceſſive des larmes.

PHENOMENES DE LA POITRINE.

S'il y a une partie qui ſympathiſe particuliérement avec le cerveau, aſſurément c'eſt le cœur. L'expérience journaliere nous démontre qu'il n'eſt point de mouvement un peu violent dans le cerveau, dont le cœur ne reſſente auſſitôt les effets. Ainſi dans les Paſſions tumultueuſes, les eſprits ſe portant

avec irrégularité & précipitation vers ce viſcere, il y aura palpitation, inégalité dans ſes pulſations; augmentation dans l'activité de la circulation, fréquence & irrégularité dans le battement des arteres, chaleur extraordinaire dans les parties intérieures. Quant aux parties extérieures, & ſurtout aux tégumens du viſage, l'action tonique rétreciſſant les extrémités capillaires des vaiſſeaux, la circulation & la chaleur y ſont aiſément interceptées; ne fût-ce qu'à raiſon de leur éloignement du cœur, & de leur direction, qui eſt telle que le ſang eſt obligé de vaincre ſon propre poids pour y parvenir.

Quoiqu'il en ſoit, l'état convulſif de toutes ces parties reſſerrant de plus en plus les tu-

yaux excrétoires des glandes de la peau, en exprime une ſueur qui ne ſçauroit être que froide, d'autant qu'elle n a plus de commerce avec la circulation, & qu'elle s'extravaſe ſur une partie déja refroidie par la même cauſe.

Mais des parties de la poitrine, le cœur n'eſt pas la ſeule qui communique par préférence avec le cerveau. Le (a) nerf qui eſt le médiateur de cette intelligence, envoye auſſi pluſieurs de ſes rameaux au poumon & aux muſcles de la poitrine. Ainſi il eſt impoſſible que le cœur reçoive les impreſſions du déſordre de la Tête, ſans que le poumon, & tout l'appareil de la reſpiration, ſe reſſente de ces mouvemens tumultueux.

(a) l'Intercoſtal.

Tous les mouvemens des Paſſions tumultueuſes produiront donc des reſſerremens de Poitrine, ou du moins une précipitation marquée dans les inſpirations & expirations alternatives de l'air qui eſt contenu dans les poumons. La glotte ſe reſſerrera, la langue n'obéira plus que difficilement à la volonté, la voix deviendra rauque & forcée, la parole s'embarraſſera. Ceci ſoit dit des Paſſions tumultueuſes ſeulement ; car la joie modérée a ſur les organes de la reſpiration une action toute différente dont il réſulte un Phénoméne qui lui eſt abſolument particulier, & ce Phénoméne eſt le ris.

Dans un mouvement de joie, la douce impreſſion qui eſt communiquée à toutes les parties

de la machine, ſe perpétuant au diaphragme & à tous les muſcles du thorax, il ſurvient entre toutes ces parties une *rivalité* de contractions, telle que les muſcles inſpirateurs & expirateurs dont l'action eſt réciproquement oppoſée, lutant les uns contre les autres à forces égales, tiennent la Poitrine dans l'inaction, & dans l'indifférence à l'inſpiration ou à l'expiration, ou plutôt dans un effort égal vers l'une & l'autre de ces fonctions. Néanmoins ces efforts réciproques des muſcles inſpirateurs & expirateurs ne ſont point dans un équilibre aſſez parfait, pour que la Poitrine reſte abſolument ſans mouvement. Ils empiettent toujours mutuellement les uns ſur les autres, ſans cependant que ces avantages alternatifs

produisent dans le poumon d'autres effets que quelques petites secousses très fréquentes, à la faveur desquelles il entre & s'échappe alternativement au travers de la glotte quelques particules d'air, qui au moyen de la constriction du larynx occasionnent ces sons aigus & entrecoupés, qui accompagnent le ris. Mais à la longue, cet air contenu dans les poumons, se rarefie par la chaleur du lieu. Moyennant cette nouvelle expansion, il se fait jour & force le rétrecissement de la glotte qui s'opposoit à son passage. Les muscles expirateurs trouvent alors moins de résistance, & le tout finit par une forte expiration. Les tégumens du visage ne restent point oisifs pendant toute cette opération. La continuité

des nerfs y perpétue l'impreſſion faite ſur la Poitrine ; & ſelon que cette impreſſion eſt plus ou moins vive, elle y répand la ſérénité, ou elle y excite pluſieurs contractions involontaires dont l'explication eſt trop facile pour nous arrêter plus long-tems ſur cet objet.

Mais, dira-t-on, ſi la convulſion des organes de la reſpiration eſt la cauſe méchanique du ris, il s'enſuit que c'eſt dans les Paſſions les plus tumultueuſes, dans leſquelles l'action des muſcles de la Poitrine eſt portée à ſon dernier point de vivacité, que le ris doit être le plus violent. Ainſi au lieu d'admettre une analogie excluſive entre la joie & le ris, il faudroit en conclure que dans la colere on devroit rire bien plus fort que dans la joie.

Pour répondre à ces contrarietés, il faut remarquer que dans le ris l'action des muscles de la Poitrine est une maniere de convulsion d'une nature toute particuliere. Le mouvement de la joie, imprime à toutes les parties de notre être un sentiment d'une nature incomparable. C'est, si on peut se servir de cette expression, une espèce d'irradiation délicieuse, dont je croi que le sang est le véhicule méchanique. La joie rétablit entre toutes les parties de la machine cet ordre harmonieux, qui les fait toutes concourir avec satisfaction à leurs fonctions particulieres & respectives. La premiere de ces parties, & qui préside, pour ainsi dire, à toutes les autres, est le cœur. La joie y produit des mouvemens, qui

tiennent un milieu raiſonnable entre l'exceſſive vivacité, & ſa lenteur ordinaire. La circulation ainſi augmentée, ſans néanmoins rien tenir du trouble ni de la précipitation, fait pénétrer le ſang dans quelques petites extrémités des vaiſſeaux capillaires, qui lui étoient deſtinés, mais où la langueur ordinaire de la circulation ne l'introduiſoit point. Ce ſang par la chaleur douce & bienfaiſante que l'augmentation modérée de ſon mouvement vient de lui concilier, répand dans toutes ces parties une ſenſation gracieuſe qui tient du chatouillement. Le doux frémiſſement qu'elles éprouvent alors y porte, pour ainſi dire, une nouvelle vie, & y occaſionne des mouvemens, qui n'ont de vivacité

que ce qu'il en faut pour caractériſer un état *tout voluptueux.*

Cette vivacité peut aller quelquefois juſqu'à la convulſion, mais une convulſion délicieuſe, approchante en quelque maniere de celle qu'excite le paſſage ſubit, & la chaleur de quelques humeurs particulieres, ſur des parties nerveuſes, & douées d'un ſentiment exquis, & ſupérieur à celui de toutes les autres parties du corps humain.

En expliquant ainſi l'action des muſcles de la Poitrine dans le ris, on voit clairement qu'il eſt impoſſible que la colere & les Paſſions turbulentes puiſſent y exciter un pareil frémiſſement, l'impreſſion qu'elles y produiront, ſera une véritable convulſion conſéquente à l'ir-

ritation des nerfs, & au lieu du ris & de ces secousses alternatives des muscles, il en résultera un resserrement de poitrine permanent, & une gêne douloureuse dans la respiration & dans la voix.

Je ne dis pas que ces resserremens de Poitrine, & ces interceptions subites de la respiration, ne puissent arriver dans la joie, mais c'est lorsqu'elle est immodérée. Et même quand elle est absolument excessive, l'impression qu'elle fait sur ces parties ne différe que foiblement de celle qu'y produisent la colere & les Passions tumultueuses. Dans ces cas là, le ris est absolument supprimé, & fait place aux suffocations, dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage.

La queſtion du ris dans la joie amene naturellement celle du chant. Lorſque l'ame eſt agitée de quelque mouvement un peu violent, de l'irrégularité du cours des eſprits, tant dans les muſcles expirateurs, que dans la glotte, il réſulte non-ſeulement des difficultés de reſpiration & des reſſerremens de Poitrine, mais encore des cris aigus, des éclats ou des extinctions dans la voix, & mille varietés irrégulieres dans ſes tons.

La joie douce au contraire eſt un mouvement ennemi de toute violence. Elle ne connoît point ces ſaillies confuſes dans les eſprits animaux. L'ordre, les graces & la volupté préſident à toutes ſes impreſſions. Ces impreſſions ſe réduiſent toutes, comme nous l'avons dit plus haut,

au frémiſſement & au délicieux chatouillement des fibres. Si le mouvement de ces fibres ainſi chatouillées y gagne quelques degrés de vivacité, cette vivacité tourne toujours au profit de l'agrément. Ainſi donc, ſi l'air contenu dans les poumons, cherche à s'en échapper, conſéquemment à l'action augmentée des muſcles expirateurs, ce ſera avec une nouvelle activité, mais ſans trouble & ſans précipitation marquée. La glotte & les organes de la voix, quels qu'ils ſoient, (a) ne lui offriront de

(a) L'organe de la voix avoit été de tout tems comparé aux flutes, aux flageollets, aux jeux à biſeaux de l'orgue, &c. M. Dodart, qui de tous les modernes eſt celui qui a le plus approfondi cette matiere, faiſoit conſiſter la différence des tons de la voix dans les différentes dimenſions de l'ouverture de la glotte, & les différens degrés de viteſſe im-

résistance, que ce qu'il en faut pour favoriser les ondulations du son qu'il doit produire sur

primée à l'air dans sa sortie de la poitrine par cette fente. Pour cet effet il comparoit la voix au sifflement humain, dont les tons sont d'autant plus aigus, que le rétrecissement des lévres est plus grand, & que l'air qui le franchit y est poussé avec plus de rapidité. Outre un grand nombre de preuves accumulées dans les mémoires de M. Dodart, il avoit pour garans de son sentiment tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere depuis deux mille ans, & le suffrage unanime des plus grands Physiciens de son tems.

En 1741. M. Ferrein, emporté par la conviction d'un sentiment contraire, présenta à l'Académie un mémoire, dans lequel il réfute le sentiment de M. Dodart. Il commence par nier que le rétrecissement de la glotte puisse apporter la moindre varieté dans les tons de la voix, & cela par comparaison aux flutes, aux flageollets & aux tuyaux d'orgue dont les fentes ne font ni monter ni baisser le son, quelques changemens qu'on suppose dans leurs dimensions. Il n'est pas plus indulgent sur la part qu'on attribue à la vîtesse de l'air dans la production des tons. Il admet

ces parties. C'eſt dans ces momens délicieux que l'homme s'abandonne tous les jours au jeu

l'exemple des flutes, qui non-ſeulement montent à l'octave par un vent forcé, mais qui montent auſſi comme par nuances du grave à l'aigu en augmentant le vent ; mais il fait obſerver que dans les inſtrumens à vent ces octaves & ces ſons aigus réſultans de l'augmentation de la vîteſſe du vent, ſont conſtament plus forcés que les graves, & qu'ainſi il faudroit en conclure que les tons de la voix ſeroient dans le même cas, & qu'on ne pourroit les hauſſer ſans les forcer, ni les baiſſer ſans les affoiblir, & c'eſt ce que M. Ferrein nie formellement.

Au lieu de ces rétreciſſemens de la glotte & des différens degrés de vîteſſe dans le mouvement de l'air, M. Ferrein admet de chaque côté des lévres de la glotte de l'homme une eſpèce de ruban, large d'une ligne, couvert d'une membrane très fine. Ce ruban va horizontalement de devant en arriere, & tient par le bout antérieur au cartilage ſcutiforme, & par le bout poſtérieur au cartilage arytenoïde. Il appelle ces rubans cordes vocales, & fait en conſéquence de l'organe de la voix un inſtrument dont ces rubans ſont

naturel des organes de sa voix. Et je crois qu'on peut renvoyer l'origine de la musique à ces im-

les cordes, auxquelles l'air tient lieu d'archet.

Ces cordes vocales étant mises en vibration, donnent des sons dont les varietés du grave à l'aigu dépendent simplement du différent degré de tension qui leur sera imprimé par les divers mouvemens des cartilages scutiforme & arytenoïde, auxquels nous venons de voir qu'elles ont leur attache.

Ce systême est appuyé sur le raisonnement, sur des faits anatomiques & sur des expériences réïterées & confirmées par le sceau de l'authenticité, ainsi qu'on peut le voir dans les Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1741. Quoiqu'il en soit, un grand nombre des Partisans de M. Dodart s'en sont tenus à l'ancienne opinion; mais quel que soit la diversité des sentimens à cet égard, que la différence des tons de la voix humaine procéde du rétrecissement de la glotte & de la vitesse de l'air, qu'elle vienne du différent degré de tension dans les cordes vocales de M. Ferrein, je n'entre point dans toutes ces discussions. Les organes, quels qu'ils soient, se prêteront toujours, de façon ou d'autre, aux impressions que l'air doit y subir ou y produire

promptus mélodieux, dans lesquels le gozier, indépendemment de la réflexion, exprime à sa maniere le bien-être de toute la machine.

Je ne parle point de cette musique étudiée, ni de ces inflexions recherchées que l'art a ajoutées aux agrémens essentiels de la nature; mais de cette mélodie spontanée, qui nous est aussi naturelle que les sons monotones de la conversation, & qui n'en different, qu'en ce que l'usage de ceux-ci est consacré à l'expression de toutes nos pensées en général, & que la mélodie, dévouée par préférence à l'expression de la joie, conserve dans la variété de ses tons

pour la formation des tons de la voix. Et c'en est tout autant qu'il m'en faut dans les circonstances présentes.

successifs,

ſucceſſifs, des rapports & des proportions reſpectives qui caractériſent la paix, l'ordre & l'harmonie de toutes les parties de la machine.

Je veux bien, dira-t-on, que la joie imprimant aux parties de la glotte cet état de tenſion modérée requis pour la formation de la voix, il en réſulte des ſons plus doux & plus gracieux, qu'en toute autre diſpoſition occaſionnelle de la machine. Mais comment expliquera-t-on ces rapports melodieux des ſons comparés dans leur progreſſion ſucceſſive, & comment ſe peut-il faire que ſans connoiſſance de la muſique, ni de ſes principes, un homme, un enfant même dans un mouvement de joie, chante de maniere que les inflexions de ſa voix ne ſortent

point de cette juste proportion, que les tons doivent avoir entre eux pour former un tout mélodieux?

Selon M. Rameau (nouveau systême de musique théorique) le chant ou le progrès des sons nous est naturel. Il n'y a point de son, qui entendu séparément, si on y porte une singuliere attention, ne fasse entendre en même tems son octave, sa quinte & sa tierce majeure, ou du moins sa douziéme & sa dix-septiéme majeure qui en sont des répliques. C'est ce qu'on peut remarquer assez sensiblement dans les sons les plus graves de l'orgue, de la trompette, d'une cloche & d'une voix humaine. Une corde de viole pincée un peu rudement, fera resonner, ou du moins frémir

avec elle, toutes celles qui ſeront montées à l'uniſſon, à l'octave, tant en haut qu'en bas, à la quinte, à la tierce majeure, à la douziéme & à la dix-ſeptiéme majeure au deſſus; & notez que pour peu que le ſon des cordes conſonantes ſoit un peu dérangé du juſte intervale qu'il doit obſerver avec le ſon de la corde pincée, il ne ſe fera plus de frémiſſement (*a*) dans ces cordes. Ce ſont des faits d'expérience, dont chacun eſt

(*a*) Exceptez néanmoins dans celles de la quinte qui frémiront toujours, quand même on les dérangeroit de cette derniere juſteſſe. M. Rameau en donne une raiſon de calcul dans ſon nouveau ſyſtême de muſique théorique, chapitre vingt-quatriéme du tempérament. On peut lire auſſi M. Hughens, nouveau traité de la pluralité des modes, pag. 150.

aiſément à portée de ſe convaincre.

Or ſi chaque ſon en particulier préſente à l'oreille ſon accord naturel, ſi le ſon d'un corps quelconque, eſt capable de mettre en vibration tous les corps dont le ſon lui eſt proportionné. Si, pour peu que le ſon de ces corps conſonans ſoit alteré de la juſteſſe d'intervale requiſe avec le ſon du premier corps, il ne s'y excite plus de vibrations; c'eſt une preuve qu'il eſt entre les ſons en général des intervales déterminés, où ils ont reſpectivement un rapport eſſentiel, & conſéquemment il eſt à préſumer que le progrès des ſons de notre voix doit ſuivre l'impreſſion du principe d'harmonie naturel à chaque ſon en particulier, & obſerver dans

ſes varietés ſucceſſives, la juſteſſe des intervales déterminés, où les ſons ont reſpectivement un rapport précis, naturel & eſſentiel.

C'eſt auſſi ce qui arrive tous les jours, & un ſon fondamental, quel qu'il ſoit, (*a*) » détermine notre voix à entonner » après lui ceux qui y ont le plus » de rapport .... & tout ce que » nous chantons enſuite ſe dé» termine ſur la premiere im» preſſion que nous en recevons. » C'eſt de-là que les moins ex» périmentés en muſique en» tonnent ſucceſſivement les » conſonnances de l'accord par» fait. »

Ainſi un organe abandonné

(*a*) M. Rameau, nouveau ſyſtême de muſique théorique, chap. 9. de la mélodie naturelle.

à lui-même & aux impreſſions de la nature, tel que l'organe de la voix dans la joie, à moins qu'il ne ſoit dérangé par quelque vice étranger, comme dans ceux qui ont la voix fauſſe, doit néceſſairement incliner dans des inflexions conformes à ces intervales, où les ſons ont entre eux un rapport plus prochain & plus naturel.

En vain prétend-on que les hommes ayent appris la muſique des oiſeaux, & que lorſque nous chantons naturellement, ce ne ſoit que par imitation & d'après eux. On ne fait pas attention que ſi effectivement les hommes ne chantoient naturellement que par imitation & d'après les oiſeaux, la difficulté ſubſiſteroit toujours dans ſon entier, & qu'on pourroit éga-

lement demander, qui auroit appris aux oiſeaux, à obſerver dans la progreſſion des ſons de leurs voix, ces loix éternelles des proportions des tons ſucceſſifs. Les hommes peuvent bien imiter dans leur muſique le ramage des oiſeaux, mais ils n'en ont rien appris ſur le rapport des tons. Ils portent les uns & les autres (*a*) intérieurement un

(*a*) Ceci ne doit pas s'entendre des oiſeaux ſeulement. J'ai vû un gros chien Danois qui ne pouvoit entendre les ſons les plus aigus d'un violon, d'une flute, d'une haute-contre ou d'une voix de femme, ſans y prêter la plus parfaite attention, & ſans donner des marques d'une extrême joie. Bien plus, lorſqu'il ſe rencontroit par hazard quelque note tenue, il ne manquoit point auſſi-tôt de heurler, & j'obſervois toujours que le ſon de ſa voix étoit conſtament à l'uniſſon, à l'octave ou à la quinte du ſon donné, ou du moins dans un des ſept intervales conſonans de la muſique. J'en ai vû un

principe de mélodie naturelle, réſultant néceſſairement de la nature & de l'eſſence des ſons eux-mêmes.

autre beaucoup plus petit qui écoutoit la muſique ſans en paroître fort ému. Mais lorſqu'on prenoit à tâche de lui chanter quelque air faux, ou de raſſembler de ſuite un certain nombre de ſons reſpectivement diſproportionnés, & hors des intervales de la mélodie, pour lors il ſe plaignoit, il jappoit, il s'intriguoit de tout ſon pouvoir, & ne ceſſoit de prodiguer les carreſſes les plus touchantes juſqu'à ce qu'on eût fini; & lorſqu'on s'obſtinoit à continuer, & ſurtout quand on filoit lentement un ſon du grave à l'aigu, juſqu'à l'intervale d'un demi-ton plus ou moins, il prenoit l'octave ou l'uniſſon, & obſervoit dans ſon heurlement toutes les nuances du ſon qu'on enfloit. Ces exemples, qui ne ſont pas rares, ſont une preuve que les ſons ſucceſſifs ont reſpectivement une convenance ou une diſconvenance eſſentielle, & que tous les animaux portent intérieurement un principe naturel de mélodie & d'harmonie réſultant de cette convenance.

PHENOMENES DU BAS-VENTRE.

Dans les violentes ſecouſſes de la machine, il ſe fait une compenſation du mouvement des eſprits animaux, telle que lorſqu'ils ſe portant en abondance vers une partie, ils abandonnent l'autre. C'eſt une obſervation conſéquente aux loix du mouvement des humeurs. Ainſi dans les Paſſions les plus tumultueuſes, l'effort des contractions ſe portant par préférence à la tête & à la poitrine, les parties du Bas-ventre doivent obſerver, & obſervent en effet une eſpece de neutralité, au milieu des déſordres du reſte de la machine. Auſſi remarque-t-on que dans la colere & dans toutes les Paſſions exceſſives,

le Bas-ventre tombe dans une eſpece d'inaction, & ne nous fournit aucun Phénoméne remarquable.

Mais dans les Paſſions douces, telles que la joie par exemple, les fibres muſculaires de la veſſie chatouillées par l'irradiation générale de la volupté dans toutes les parties, ſe mettent en mouvement, & ſemblent vouloir participer au plaiſir commun, ou du moins donner des témoignages ſenſibles de la part qu'elles y prennent, par l'exercice ſubit des fonctions auxquelles elles ſont deſtinées. Ce Phénoméne de l'excretion ſubite de l'urine dans la joie, eſt plus ordinaire dans les femmes que dans les hommes, & la raiſon doit s'en déduire des différences que le ſexe entraîne

dans ces organes. Je ne parle point ici des ſecouſſes que le diaphragme éprouve dans le ris, & de la compreſſion qui en réſulte ſur les inteſtins, & par communication ſur la veſſie.

Dans un mouvement de crainte, tous les eſprits ſemblent retirés dans la poitrine & vers le cœur. L'un & l'autre ſphynctere, ſe relâche faute du liquide animal qui préſide à leurs conſtrictions. L'urine s'écoule ſans aucun mouvement de la part de la veſſie, & les vents retenus dans le canal inteſtinal ne trouvant plus d'obſtacle à leur ſortie, profitent de l'occaſion, & la plûpart du tems ſans donner à l'oreille le moindre indice d'aucune violence qui leur ait été faite au paſſage de la part du ſphynctere.

Quelquefois même lorſque les excrémens qui ſe trouvent près de l'anus n'ont pas une certaine conſiſtence, ni un volume un peu diſproportionné à l'ouverture qui leur eſt préſentée, les choſes deviennent encore plus ſérieuſes, & l'odorat en l'un & l'autre cas ſubit tous les déſagrémens que les vents avoient d'abord épargnés à l'oüie.

Cette concentration des eſprits animaux vers le cœur occaſionne auſſi dans les parties de la génération des relâchemens ſubits, dont nous n'approfondirons pas les conſéquences. Nous allons paſſer aux Phénoménes que les Paſſions excitent dans les extrémités.



PHENOMENES DES EXTREMITES.

Les muſcles les plus gros & les plus forts de tout le corps humain, ſont ceux qui ſont deſtinés au mouvement des extrémités. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe déterminer la force que la colere communique aux muſcles des bras, des poignets, des mains & des doigts,& l'agilité, ou quelquefois la foibleſſe que ceux des jambes reçoivent de la crainte & de la joie. Au reſte la cauſe de ces Phénoménes ſe déduit ſi facilement de tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, & ſpécialement ſur l'action tonique & muſculaire, que nous ferions ſcrupule d'y inſiſter davantage. Nous nous contenterons de dire un

petit mot de la danſe rélativement à la joie.

La danſe eſt maintenant l'art de marcher ou de ſauter en cadence, & de compaſſer les attitudes. La danſe comme les autres arts a eu des commencemens peu brillans. Elle doit ſon origine à la muſique, dont elle eſt une compagne inſéparable, & voici quelles ſont mes conjectures à cet égard. Le premier ſoin des hommes dans l'origine du monde fut de travailler à la perfection de tout ce qui parut à leurs yeux valoir la peine d'être réduit en art. Ces ſaillies mélodieuſes que la joie leur inſpiroit de tems en tems, furent un des objets qui attirerent le plus leurs attentions. La muſique naturelle, informe dans ſon commence-

ment, se trouva insensiblement assujettie à des principes raisonnés. La mesure fut une de ces premieres loix. La mélodie y gagna des agrémens. Les airs de mouvement se multiplierent, & passerent de bouche en bouche. Nous avons vû ailleurs par quel méchanisme il arrivoit que les sons cadencés affectant vivement l'organe de l'ouïe, l'impression qu'ils y faisoient se perpétuoit sympathiquement aux différentes parties du corps, & par préference aux extrémités. (a) Or les effets que pro-

(a) L'impression que les sons cadencés font sur l'ouïe se communique aux extrémités plutôt qu'à toute autre partie, parce que la portion dure qui se distribue à l'organe de l'ouïe, communique aux nerfs brachiaux par l'entremise de la seconde & 3me. vertebrale d'une part. Quant aux extrémités inférieures, leur commerce avec l'ouïe vient de la communication des lombaires avec l'intercostal.

duit l'impreſſion de la meſure ; ont dû être alors néceſſairement les mêmes qu'ils ſont encore aujourd'hui, & il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe ſoit trouvé dans ces tems là quelques perſonnages de bonne humeur, qui, profitant quelquefois de la legereté que la joie avoit communiquée à leurs jambes & à leurs bras, au lieu de marquer la meſure avec la main ou le pied, comme nous le pratiquons naturellement & ſans réflexion, ayent jugé à propos de le faire en marchant, en ſautant & en s'agitant conformément aux chutes de cette meſure. Ces pas, ces ſauts & ces attitudes ne devoient pas alors, à ce que j'imagine, être d'un goût bien exquis ; mais on ne fut pas long-tems ſans y pourvoir, & on vit bientôt la danſe, de con-

cert avec la musique, se mêler au culte extérieur de la Divinité, & faire une partie essentielle des fêtes de Religion, des réjouissances publiques, & des cérémonies particulieres à chaque nation.

Au reste, quelque soit la multiplicité des régles auxquelles la danse a depuis été assujettie, tant pour lui donner de l'expression, que pour favoriser le développement des graces, il est toujours à présumer que dans son origine, elle n'étoit que l'art de marquer la mesure par des pas, des sauts & des mouvemens pantomimes conformes aux chutes de cette mesure.

Or en suivant notre systême, l'impression que la chute cadencée des mesures de la musique a fait sur les hommes, qui les

premiers se sont avisés de danser, elle peut dans un mouvement de joie, la faire aujourd'hui sur chaque homme en particulier, & l'induire sans réflexion à des sauts, des pas & des attitudes conformes aux tems d'un air de mesure qu'il entendra chanter, ou qu'il chantera lui-même.

CHAPITRE III.

De l'Action des Passions sur l'Oeconomie Animale.

LEs Phénoménes que nous venons de décrire dans le chapitre précédent, peuvent être régardés comme des accidens passagers qui, à raison de leur peu de durée, ne sont pas

d'une grande conséquence dans l'Oeconomie Animale. Mais les Passions laissent quelquefois après elles des impressions permanentes de leur action sur le jeu respectif des parties, & l'éxercice de leurs fonctions. Or ce sont ces impressions que nous prétendons examiner dans ce troisiéme chapitre. Et pour le faire avec méthode, nous suivrons la division ordinaire des fonctions, en animales, vitales & naturelles, & nous verrons ce que les Passions peuvent avoir d'action sur chacune de ces fonctions en particulier.



ARTICLE PREMIER.

De l'action des Paſſions ſur les Fonctions Animales.

NOus avons vû plus haut le trouble général que les affections de l'âme les plus véhémentes apportoient dans l'entendement, le jugement, la mémoire & la volonté. Ces troubles momentanés n'excédent pas ordinairement la durée du paroxiſme des Paſſions les plus violentes, telles que la colere, la frayeur, &c. mais la joie & la triſteſſe ſurtout, ont cela de particulier, que l'application opiniâtre & continuée à la contemplation excluſive de l'objet qui les occaſionne, peut produire dans la préciſion & l'en-

chaînement des idées, des désordres dont l'impression quelquefois ne s'efface que très-difficilement.

Cette opiniâtreté à la contemplation d'un objet unique, agit assez souvent de la même maniere, & produit des aliénations marquées dans les gens à talens, dont l'imagination travaille sur un objet qui les applique uniquement. On voit assez communément des Poëtes, des Peintres & des Musiciens conserver habituellement, & hors des instans de la composition, cette fougue & ce désordre, que l'enthousiasme répand quelquefois dans leurs idées. Bien plus, on a vû des Métaphysiciens sublimes, des Mathématiciens profonds, & quelquefois des Théologiens trop

curieux, pouſſer leurs méditations au de-là des bornes de l'entendement humain, & finir par des ſymptomes d'une manie averée.

Dans tous ces cas l'ame n'étant occupée que d'un ſeul objet, les fibres particulieres deſtinées à nous le repréſenter, ſont dans un état de tenſion continuelle. Cette tenſion leur communique une ſenſibilité ſupérieure à celle de toutes les autres. Pour peu qu'il s'excite de mouvement dans les eſprits animaux, ce ſont elles qui les premieres en reçoivent l'impreſſion, mais avec une energie capable d'effacer l'effet des vibrations de toute autre fibre. Ces fibres étant donc toujours en action, l'idée qui en réſulte continuellement dans l'imagina-

tion, vient à tous momens à la traverſe des autres idées qui peuvent s'y élever auſſi, elle en dérange l'enchaînement & la ſuite. Ces idées ne pouvant jamais ſe produire dans leur rang naturel, elles ne peuvent plus être ſainement comparées, ni produire un jugement précis & raiſonnable. C'eſt-à-dire, que toutes les opérations de l'ame ſeront toujours dans un état de trouble & de confuſion, tant que ces fibres ne ſe feront pas relâchées de leur trop grande vibratilité, & ne ſeront pas revenues à la meſure de tenſion où ſont toutes les autres. Et il ne faut pas croire que cela puiſſe arriver aiſément. Bien-loin qu'on puiſſe enviſager le relâchement de ces fibres comme un événement poſſible, il ar-

rive au contraire qu'à la longue l'action où elles sont continuellement, en augmente de jours en jours la sensibililité, jusqu'au point que quand même il surviendroit quelque intermission apparente au désordre qu'elles apportent dans l'entendement, le seul battement des artéres un peu plus pleines qu'à l'ordinaire, y feroit assez d'impression pour ramener la confusion dans les opérations de l'ame. C'est ainsi qu'on voit des personnes du sexe sujettes à des accès de manie périodiques, jouir d'un bon sens assez décidé pendant un mois entier, & ne paroître absolument aliénées, que dans ces jours critiques, où le volume de leur sang est assez augmenté, pour distendre les vaisseaux, & y occasionner des pulsations

pulſations plus dures qu'à l'ordinaire.

Mais ce n'eſt pas tout, lorſque l'ame eſt affectée d'un mouvement violent, tel que la colere exceſſive par exemple, l'irrégularité & la vivacité du cours des eſprits animaux, les portant indiſtinctement & avec impétuoſité ſur toutes les parties du cerveau, occaſionne quelquefois des pertes de connoiſſance totales, accompagnées de mouvemens convulſifs, ou de tremblemens dans tous les membres. Mais de toutes les affections de l'ame, la peur a cela de particulier, qu'elle cauſe aſſez ordinairement des mouvemens convulſifs, vraiment épileptiques, & ſujets à des retours périodiques.

Dans la peur, comme nous

avons vû plus haut, l'effort des contractions toniques ſe porte vers le cœur, par préference à toute autre partie. Le ſang en eſt exprimé avec une vivacité extraordinaire. Les vaiſſeaux du cerveau n'étant entourés que de parties flexibles, & peu propres à réſiſter à leur expanſion, ſe rempliſſent aiſément de ce ſang qui y abonde avec une eſpece de fureur. Si par hazard une certaine longueur de veine un peu voiſine du corps calleux, ſe trouve trop foible pour pouvoir réſiſter à l'effort de ces ſecouſſes, elle ſe dilate au delà de ſon expanſion ordinaire. Cette veine ainſi engorgée occupe plus de place que dans ſon état naturel, & quelquefois aſſez pour gêner la circulation dans les artéres voiſines, & les

faire gonfler à leur tour. Delà, battement sur l'origine des nerfs, compression sur les organes des sens internes, mouvemens convulsifs, perte de connoissance, épilepsie décidée.

Au reste, ce que ces gonflemens variqueux occasionnent dans la machine, un anevrisme subit, ou une dilatation extraordinaire dans une artére, occasionnée par la fougue de la circulation, peut le produire sur le champ. Mais ces especes de varices ou d'anevrismes n'ont qu'un tems. L'ame se remet petit-à-petit dans son assiette naturelle. Les vives contractions du cœur se ralentissent, la circulation reprend son cours ordinaire, les tuniques des vaisseaux dégonflés reviennent sur elles-mêmes à l'aide de leur

reſſort naturel. Néanmoins comme elles ont été un peu forcées, elles ont perdu une partie de ce reſſort. Auſſi par la ſuite une augmentation de vivacité dans les contractions du cœur, occaſionnée par un nouvel accès de frayeur, ou par telle cauſe qu'on voudra ſuppoſer, un embarras dans la circulation, une augmentation dans le volume du ſang, &c. les fera céder encore à l'effort du liquide qui s'y engorgera de nouveau, & on obſervera qu'une affection de l'ame qui ſurviendra long-tems après la premiere, ou une plénitude de vaiſſeaux, telle que la plethore périodique des femmes, par exemple, ramenera de tems à autre les mêmes ſymptomes.

ARTICLE SECOND.

De l'action des Passions sur les fonctions vitales.

LE mouvement excessif que les Passions vives occasionnent dans les esprits animaux, les portant avec précipitation & irrégularité dans les poumons & dans les muscles expirateurs & inspirateurs, doit nécessairement tenir tous ces organes dans un état violent & dangereux. La contexture des Poumons étant extrêmement délicate, la violence qui leur est faite de la part de l'influx désordonné des esprits, y doit laisser des impressions permanentes, dont les effets sont plus ou moins sé-

rieux. C'est ainsi qu'à un mouvement de l'ame, de quelque nature qu'il soit, pourvû qu'il ait été porté à un certain degré de violence, on voit souvent succéder des resserremens de poitrine, & des difficultés de respiration, qui durent quelquefois long-tems après le paroxisme des Passions.

Mais ces symptomes sont peu de chose en comparaison des désordres que les Passions entraînent dans les contractions du cœur. Dans les mouvemens de l'ame les plus tumultueux, l'action tonique de ce viscere étant augmentée, il demeure en un état de contraction presque continuelle. Il ne peut admettre dans ses cavités le sang qui s'accumule dans les oreillettes, ou s'il en entre quelque

petite quantité, ce ſang eſt dans un volume ſi médiocre, qu'il ne peut, ni parvenir juſqu'aux extrémités capillaires des vaiſſeaux, quelque ſoit la force contractive que nous ſuppoſons dans les parois des ventricules, ni dilater les artéres aſſez pour y exciter les pulſations ordinaires. En conſéquence les tégumens du viſage pâliſſent, les lévres deviennent livides, le battement du poulx ceſſe ou dumoins s'affoiblit conſidérablement. Mais le battement des artéres venant à ceſſer, le mouvement, la circulation & la diſtribution des eſprits doit ceſſer auſſi dans les cavités vaſculeuſes des nerfs, c'eſt-à-dire, que le mouvement périt dans toute la machine, le ſentiment s'éteint, & la ſyncope ſubſiſte

jusqu'à ce que l'ame s'étant remise dans son assiette, l'action tonique du cœur se soit rallentie, ou que le sang accumulé dans les oreillettes, forçant enfin la résistance des parois des ventricules, s'insinue, à force ouverte dans les cavités du cœur, pour aller de nouveau à sa destination.

Dans l'impression inopinée de la joie ou de la crainte excessive, l'action tonique, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, abandonne les vaisseaux pour se concentrer vers le cœur. Ces vaisseaux, ainsi destitués de leur force tonique, reçoivent facilement le sang qui y est chassé avec la derniere violence; mais n'étant plus susceptibles d'aucune réaction sur ce fluide, ils ne peuvent plus en pousser

vers les oreillettes une quantité assez considérable pour forcer la résistance & le resserrement des ventricules. Les vaisseaux du cerveau s'en remplissent comme les autres, sans pouvoir s'en débarrasser par aucune contraction. Ils forment sur ce viscere des compressions qui gênent de plus en plus le cours & l'agilité des esprits. Toute la machine reste dans l'inaction, & lorsqu'enfin la fougue du mouvement de l'ame s'est un peu dissipée, lorsque la circulation pourroit reprendre son cours accoûtumé, le repos ayant épaissi le sang dans ses canaux, il ne peût plus y couler comme à son ordinaire. Le cerveau reste comprimé, & la mort succéde enfin réellement à cet état d'immobilité qui n'en étoit que l'image.

Quand je dis que la mort ſuccéde quelquefois à cette compreſſion du cerveau, ce n'eſt pas à titre de poſſibilité ſeulement. L'hiſtoire nous a tranſmis la mémoire d'un très-grand nombre de perſonnes ſubitement ſuffoquées par des ſaiſiſſemens de joie, de triſteſſe, de crainte, &c.

Diogene de Laërce, dans la vie de Chilon de Lacédémone, rapporte que ce dernier mourut d'un ſaiſiſſement de joie en embraſſant ſon fils qui revenoit victorieux des jeux olympiques. Pareille choſe à peu près arriva à deux Dames Romaines, en revoyant leurs fils après les batailles de Traſymene & de Cannes. L'hiſtoire de Bretagne du Pere Lobineau fait mention d'une Dame de Châteaubriant,

qui mourut d'un transport de joie, en embrassant son mari au retour d'une croisade. On lit dans Montagne un trait qui peut trouver ici sa place, & que nous allons transcrire mot à mot pour ne pas priver le lecteur des graces naïves du style de cet auteur.

» En la guerre que le Roi Ferdinand mena contre la veuve
» du Roi Jean de Hongrie
» autour de Bude, un Gendarme
» fut particulierement remarqué d'un chacun, pour avoir
» excessivement bien fait de sa
» personne en certaine mêlée,
» & inconnu hautement loué
» & plaint, y étant demeuré;
» mais de nul tant que de Raisciac, Seigneur Allemand,
» épris d'une si rare vertu. Le
» corps étant rapporté, celui-ci

» d'une commune curiosité ;
» s'approcha pour voir qui c'é-
» toit , & les armes ôtées au
» trépassé , il reconnut son fils.
» Cela augmenta la compassion
» aux assistans. Lui seul , sans
» rien dire , sans siller les yeux ,
» se tint de bout contemplant
» fixément le corps de son fils ,
» jusqu'à ce que la véhémence
» de la tristesse , ayant accablé
» ses esprits vitaux , le porta
» roide mort par terre. »

Il faut avouer néanmoins, que la tristesse n'a pas sur les fonctions vitales, une action aussi prompte que la joie. Et si l'histoire nous , fournit quelques traits de personnes subitement suffoquées par des saisissemens de tristesse, outre que ces exemples sont fort rares , je serois assez porté à croire , que lorsque

quelqu'un eſt ſubitement ſuffoqué par la triſteſſe, il faut le plus ſouvent en renvoyer la cauſe à la ſurpriſe, à l'horreur, à l'attendriſſement, & à mille circonſtances de cette nature, qui accompagnent ordinairement l'action inopinée de cette Paſſion. Ce n'eſt pas que les déſordres qu'elle occaſionne ne puiſſent aller quelquefois à la deſtruction totale de la machine; mais cela ſe fait ordinairement plus lentement. L'action inopinée de la triſteſſe, en dérangeant l'ordre de la circulation, peut occaſionner des fiévres aigues, qui enlevent le malade en peu de jours, mais non pas ſur le champ, comme le font les tranſports de joie imprévue. Les Hiſtoriens, tant anciens que modernes, ſont pleins

de traits favorables à cette opinion. Diodore *Chronos* qui vivoit du tems de Ptolomée *Soter*, c'eſt-à-dire, vers la cent vingtieme olympiade, paſſoit pour un Logicien fort ſubtil. Quelqu'un lui ayant propoſé une queſtion de Dialectique, à laquelle il ne put pas répondre ; le Roi, qui étoit préſent à cette diſpute, affecta pour le railler de ne prononcer que la moitié de ſon nom, & au lieu de χρόνος, il l'appella ὄνος, âne. Diodore fut ſi humilié de cette badinerie, & il en conçut tant de dépit, qu'il en mourut peu de tems après.

C'eſt ainſi qu'on vit Guillaume de Cluni, Evêque de Poitiers, mourir de douleur pour quelques paroles dures que lui avoit dites Louis XI. Les

Regiſtres du Parlement font mention de deux Officiers de Charles VIII, dont l'un étoit Sommelier, & l'autre Archer de la Garde, qui moururent de chagrin quelque tems après le Roi. Louis, Comte de Montpenſier, étant allé viſiter le tombeau de ſon Pere à Pouzol, y fut ſaiſi d'une ſi vive douleur, que la fievre le prit, & qu'il en mourut au bout de quelques jours. De tous ces exemples, il n'y en a pas un ſeul où l'on voye que la triſteſſe ait été cauſe d'une mort ſubite. Mais pour revenir à la joie, il faut diſtinguer les ſaiſiſſemens de joie, d'avec ces mouvemens de ſurpriſe occaſionnés par des traits groteſques & originaux, qui font rire quelquefois, juſqu'au point qu'il eſt arrivé à pluſieurs

d'en mourir sur le champ.

Chrysippe voyant un jour un âne qui mangeoit des figues dans un plat, ordonna qu'on lui servit aussi du vin dans une couppe. L'âne prit la chose au sérieux, & ne s'apperçut point qu'on le badinoit. Chrysippe trouva ce trait si burlesque, & il en rit si violemment, qu'il en mourut. Zeuxis mourut aussi à force de rire, en considérant le portrait d'une vieille qu'il venoit d'achever. Dans ces cas là, ce n'est pas l'impression de la joie qui fait mourir; mais les secousses que le ris occasionne dans la poitrine, accumulent le sang dans les artéres capillaires de la contexture du poumon. Ce sang accumulé gêne la respiration,&rompant quelquefois les parois des vaisseaux, s'ex-

travase dans la capacité de la poitrine, s'y coagule & arrête en très peu de tems le jeu des organes des fonctions vitales. Ces ruptures de vaisseaux, arrivent aussi quelquefois, dans des mouvemens de colere excessive.

Valentinien, premier du nom, Empereur d'Occident, étoit un Prince très-enclin à la colere. On dit de lui que donnant un jour audience à des Ambassadeurs des Quades, il fut étonné de la pauvreté de leur équipage, & qu'ayant appris qu'ils étoient les plus riches & les mieux faits de toute la nation, il entra dans une si grande colere de ce que les Romains étoient réduits à s'opposer aux révoltes de pareils ennemis, & dans son emportement il parla

avec tant d'action & de véhémence, qu'il se rompit une veine & une artére dans la poitrine. On n'eut que le tems de l'emporter dans sa chambre, où il expira bien-tôt après par la violence de l'hœmorrhagie.

La frayeur produit aussi quelquefois des acidens très-funestes, mais par un autre méchanisme. Je crois que dans les saisissemens de crainte, les choses se passent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, comme dans l'action inopinée de la joie excessive.

Thomas Campanelle dans son livre intitulé, *de sensu rerum*, rapporte un trait assez singulier qui peut terminer cet article.

Un Religieux d'un couvent du Frioul, s'étant apperçu qu'un autre Religieux du même Mo-

nastere, se relevoit toutes les nuits pour aller faire sa priere devant la statue de S. Dominique, s'avisa un soir pour s'amuser, de retirer la statue du Saint de sa niche, & de se mettre à sa place. Le Religieux vint faire sa priere accoûtumée. Mais il eut à peine commencé son oraison, que celui qui étoit dans la niche fit quelques mouvemens dont il s'apperçut très-sensiblement; la frayeur le saisit, il s'enfuit en criant; l'autre le poursuivit à grands coups de discipline, jusqu'à ce que la peur lui ayant absolument ôté les forces, il tomba sans connoissance. On vint au secours; mais il ne fut jamais possible de le faire revenir de son évanouissement, & il mourut au bout de trois jours, sans avoir recouvré

l'usage des sens pendant tout ce tems là. Campanelle prétend tenir cette histoire du Religieux même, auteur de cette mauvaise plaisanterie.

ARTICLE TROISIEME.

De l'action des Passions sur les fonctions naturelles.

DE toutes les Passions, la tristesse est peut-être la seule qui agisse immédiatement & particuliérement sur les organes des fonctions naturelles. L'action continuée de la tristesse en ralentissant les contractions du cœur, amortit la vivacité ordinaire du mouvement circulaire. Le sang ainsi abandonné à la paresse des organes de

la circulation, s'épaiſſit dans les vaiſſeaux. Ceux du bas-ventre, principalement, n'étant environnés que de parties molles, humides & immobiles, ſont plus que tous les autres dans le cas de favoriſer cet épaiſſiſſement. Le ſang s'y coagule donc plutôt que par tout ailleurs. Il ne peut plus fournir à toutes ces parties qu'une lymphe groſſiere & viſqueuſe, qui cherchant à s'inſinuer dans le tiſſu des viſceres, s'embarraſſe elle-même dans les tuyaux capillaires des organes ſecrétoires qui y ſont répandus, en gêne & en rétrecit le calibre. La liqueur gaſtrique, pancréatique & inteſtinale, s'engorge dans les glandes deſtinées à la ſéparer. L'humeur de la bile s'accumule dans les

canaux biliaires, y forme des obſtructions & des tumeurs plus ou moins douloureuſes. L'eſtomach, le pancréas, le foye & les inteſtins ne pouvant plus fournir à la digeſtion, les ſucs qu'ils ſéparoient à cet uſage, l'appétit languit, la diſſolution & la coction des alimens ne ſçauroit plus ſe faire comme auparavant, la diſtribution du ſuc nourricier eſt arrêtée; les glandes du méſentere participant auſſi à tous ces dérangemens, gênent bientôt la ſecrétion & la circulation du chyle dans ſes vaiſſeaux. Toute la machine tombe dans la langueur & le dépériſſement. Le ſang vitié par l'arrêt des humeurs dans ſa ſubſtance, appauvri par le défaut du renouvellement du

chyle, abandonné à la langueur des oscillations de ses vaisseaux engourdis, se décompose, & ne forme plus qu'une masse presqu'entierement aqueuse, qui ne trouvant par tout le bas-ventre, que des vaisseaux obstrués, force le diamétre de ceux qui peuvent lui livrer passage, les ronge, les déchire, & s'épanche dans cette cavité. Quelquefois même cette lymphe surabondante, affoiblissant par la continuité de son séjour la contexture des parois des vaisseaux, transsude au travers de leurs tuniques relâchées, s'infiltre sous les tégumens dans le tissu cellulaire, & pour lors toute l'habitude du corps se bouffit, & la mort n'est pas loin, si l'on n'apporte un prompt secours à tous ces désordres.

Les passions produisent encore dans les femmes des symptômes qui leur sont particuliers, & qui regardent les fonctions naturelles. Les impressions faites sur le cerveau par l'action des Passions, se communiquent aussitôt à l'uterus, rélativement au commerce sympathique qui regne entre ces deux parties. (*a*) C'est ainsi qu'on voit la colere à raison du mouvement qu'elle communique au sang, exciter subitement aux femmes leurs écoulemens périodiques. Par la raison des contraires,

(*a*) Les vertiges qui arrivent aux femmes dans les affections hystériques, autrement dites vapeurs, ne permettent pas de douter qu'il n'y ait un commerce sympathique entre le cerveau & l'uterus. Le médiateur de cette intelligence est le nerf intercostal, qui avec quelques rameaux des nerfs de l'os sacrum, va se rendre à cette partie.

la

la tristesse continuée & opiniâtre, ou le chagrin, les dérange & les retarde. Mais l'impression inopinée de la crainte les peut arrêter sur le champ. Nous avons dit que dans la crainte l'action tonique ne subsistoit plus dans les vaisseaux, & étoit concentrée vers le cœur; mais cela ne doit pas s'entendre des parties, qui comme l'utérus communiquent immédiatement & sympathiquement avec le cœur. La force tonique y subsiste avec la même activité que dans le cœur, d'autant plus volontiers même que nous supposons les vaisseaux de l'utérus engorgés d'un sang étranger, qui tient toute cette partie dans un état de violence & d'irritabilité. Elle produira donc des contractions dans ces vaisseaux, elle en

bouchera les orifices externes, par lesquels ils se débarrassent de la liqueur superflue qui y abonde.

Ce sang ainsi arrêté refluë aussitôt vers une autre partie, (a) telle que la poitrine, le cerveau ou l'estomach, & produit des difficultés de respiration, des délires, des hoquets, des vomissemens, & mille autres symptômes d'autant plus sérieux, que tous ces organes sont dans un jeu perpétuel, de la continuation duquel la vie dépend en grande partie.

Il ne faut pas croire néanmoins que l'action des Passions

(a) Les artéres hypogastriques, qui se distribuent à l'utérus, viennent du même tronc que l'épigastrique, qui communique aux mammaires, & les mammaires envoyent une partie de leurs rameaux à la poitrine.

ſur l'œconomie animale ſoit toujours funeſte. Comme l'impreſſion de la triſteſſe, de la crainte &c, peut y occaſionner des altérations d'une dangéreuſe conſéquence pour la ſanté; de même auſſi la joie douce & modérée, peut y produire les effets les plus ſalutaires.

La joie eſt un mouvement délicieux, qui ramenant toutes les parties de la machine à leur état naturel, les fait prêter d'elles-mêmes aux fonctions qui leur ſont dévouées reſpectivement & en particulier. Les ſolides gracieuſement émus par cette douce irradiation de volupté, & ce délicieux chatouillement qui ſe communique à toutes les fibres, ſe prêtent aiſément aux dilatations que le paſſage des fluides y oc-

casionne continuellement. Ils les repoussent à leur tour sans trouble & sans précipitation. Ils sont les uns & les autres dans un état alternatif d'action & de réaction réciproque, dont la continuation favorise la paix de la circulation, & la distribution du sang & des humeurs. Tout se trouve toujours à sa place, & dans l'état requis à la perfection de chaque mouvement, & de chaque fonction. Tous les organes se prêtent avec ordre à leurs mouvemens réciproques & particuliers. Chaque humeur rencontre ses couloirs disposés aux élaborations qu'elle y doit subir. Chaque conduit excrétoire se trouve ouvert à l'humeur à laquelle il doit livrer passage. En un mot, bien-loin que la joie puisse être

préjudiciable au bien-être de toute la machine, elle eſt, comme nous l'avons dit plus haut, le gage, ou plutôt le comble & le ſçeau de la ſanté, & de ce mouvement harmonieux des parties de l'œconomie animale, où elles concourent toutes reſpectivement & en particulier à leurs diverſes fonctions, & à l'ordre que l'auteur de la nature a établi dans leur jeu réciproque.

CHAPITRE IV.

Récapitulation & application des Principes de cet Ouvrage.

NOUS venons d'expoſer dans la ſeconde partie de ce petit Traité, les ſignes exté-

rieurs des passions, leurs phénoménes & l'action qu'elles avoient sur les différentes fonctions. Nous avons remarqué entre autres choses, que les Passions laissoient quelquefois après elles dans la machine, des traces très-funestes de leur action sur le jeu respectif des parties, & l'éxercice de leurs fonctions. Ces inconveniens ne sont pas toujours également rébelles aux secours de l'Art. Mais ce n'est pas assez de pouvoir ôter le mal présent, il faut encore sçavoir le prévenir. Cette science est un des devoirs du Médecin; devoir aussi essentiel que l'Art de guerir. Envisageons donc maintenant comme de véritables maladies, ces désordres que les Passions entraînent dans les différentes fonctions. Remontons

aux causes que nous leur avons assignées dans notre premiere partie, & voyons, s'il est possible, en détruisant ou en combinant ces différentes causes, de prévenir des effets quelquefois si déplorables.

1°. La cause Physique & efficiente des Passions, n'étant essentiellement qu'une augmentation de vivacité & d'énergie dans les vibrations des fibres du corps calleux, & cette vivacité & cette énergie dans les vibrations des fibres, étant tojours proportionnée à leur extrême tension, il s'ensuit que dans les personnes, en qui l'impression des Passions est violente, & produit des effets dangereux, le premier objet qu'on doit se proposer, est de chercher à détendre ces fibres. Cet objet une fois

rempli, ce qui n'eſt pas abſolument impoſſible aux ſecours & aux tentatives de l'Art, il eſt conſtant que les eſprits auront moins d'action ſur ces fibres, & que la vivacité des affections de l'ame en diminuera ſenſiblement. C'eſt ainſi d'abord qu'on peut appliquer à la pratique, la connoiſſance de la cauſe phyſique & efficiente des Paſſions.

2°. Les Paſſions contraires ſont reſpectivement antidotes les unes des autres. On modére l'impreſſion d'un mouvement de l'ame, par l'impreſſion d'un mouvement contraire. On compenſe l'action des cauſes occaſionnelles de l'un, par l'application des cauſes occaſionnelles de l'autre. Ainſi pour nous renfermer dans l'examen des deux cauſes occaſionnelles princi-

pales que nous avons assignées aux Passions, & qui sont la musique & l'usage des liqueurs spiritueuses; si l'impression d'une musique nonchalante vous abat, si ces gémissemens chromatiques vous attristent, il faut avoir recours à des sons plus guais & plus gracieux, & qui tombant légérement dans les tems d'une mesure plus animée, réveillent vos esprits engourdis par l'action d'un mouvement morne & languissant. De même ces dissonances coup sur coup répétées, ces fautes heureuses de l'Art, relevées & animées de tout ce que la mesure a de plus marqué & de plus vif, vous transportent hors de vous-même, la fureur se peint sur votre visage, & commence à étinceler dans vos yeux; modérez cette pré-

cipitation dans la chute des mesures successives. Ménagez davantage l'alliance de ces sons naturellement disproportionnés, & dont l'union, quoique préméditée, & dans les régles de l'Art, est douloureuse à votre oreille, & répand la confusion & le désordre dans vos esprits. Substituez-y cette concordance magnifique des sons essentiellement appropriés, tout ce tumulte cessera. Mais il y a quelque chose de plus simple encore : de façon ou d'autre la musique fait-elle sur vous des impressions trop marquées ? Dans ce cas-là banissez-la de vos amusemens.

Venons maintenant aux liqueurs spiritueuses. Je suppose un homme extrêmement susceptible de l'impression des Paf-

ſions. L'uſage du vin le plus modéré, répand le déſordre dans ſon imagination, & livre ſon ame aux affections les plus turbulentes. Qu'il s'en abſtienne pour toujours, ou du moins qu'il ſache en modérer l'activité, en noyant dans l'eau ces eſprits tumultueux, dont le mouvement confus, dérange la netteté & la liaiſon de ſes idées. Cet autre au contraire eſt livré à l'abbatement & à la mélancholie. Les fibres de ſon cerveau deſtinées particuliérement à lui repréſenter l'objet de ſon chagrin, ſont les ſeules qui ſoyent ſuſceptibles de vibration. Elles employent elles ſeules l'énergie de tous les eſprits animaux conſacrés aux différentes opérations de l'ame. Toutes les autres fibres, pour ainſi dire, ſont tom-

bées dans le relâchement & l'inaction. Dans cette fâcheuse position, qu'il ait recours à un usage prudent & modéré d'une liqueur spiritueuse, telle que le vin par exemple; ces esprits artificiels feront nécessairement diversion au mouvement des fibres. Ils s'appliqueront à celles qui sont relâchées, & les mettront en vibration. Les idées qui en résulteront, couvriront, absorberont, effaceront par leur nombre & leur vivacité, l'activité de celle qui l'abbat & le chagrine. C'est dans une telle occasion principalement, où je crois qu'il convient d'appliquer & de justifier le passage d'Hippocrate, que nous avons discuté plus haut.

3°. On peut tirer de grands secours de la connoissance des

causes accidentelles éloignées des Passions, pour le soulagement de ceux en qui l'effet en est dangereux. Nous en avons distingué neuf, qui sont, la disposition particuliere du corps, l'âge, le sexe, le temperament, l'air, les alimens, les circonstances des humeurs, l'exercice, la veille & le sommeil. 1°. Quant à la vivacité des Passions, résultante de la mauvaise disposition du corps, il est naturel de chercher d'abord à guerir la maladie. Quand on aura éteint l'ardeur du sang, modéré l'érétisme général, tempéré l'activité de la circulation, & ramené la paix dans toute la machine, & conséquemment dans les organes des sens internes; le malade rendu à l'état naturel, redeviendra ce qu'il

étoit auparavant, rélativement aux affections de l'ame. Ce penchant qu'il a vers toutes les Passions possibles, est un effet de sa maladie : ôtez la cause, vous ôterez l'effet.

2°. Il est impossible de rien changer sur le champ dans les circonstances de l'âge ; mais sçachant que de tous les tems de la vie, l'âge viril & la vieillesse sont les plus susceptibles de l'impression des Passions. Sçachant d'ailleurs que cette propension aux mouvemens tumultueux de l'ame, vient dans l'homme-fait, d'une augmentation de tension dans les fibres du cerveau, & dans le vieillard de sécheresse dans ces mêmes fibres, on peut apporter à ces divers accidens des secours analogues à ces différentes connoissances.

3°. Si on ne ſçauroit changer les âges, les ſexes ſont encore moins ſujets à la viciſſitude. Mais rélativement à la connoiſſance qu'on a de la différente température du corps, par rapport aux différens ſexes, on pourra dans une femme prompte à recevoir l'impreſſion des Paſſions, évacuer les humeurs ſuperflues, qui en humectant les fibres en augmentent la grande mobilité, ou qui ſe portant par préférence ſur une partie particuliere, y cauſent une irritation, qui ſe communiquant aux organes des ſens internes, les rend ſenſibles aux impreſſions les plus légéres. On traitera un homme différemment : on cherchera à détendre les fibres, & à calmer le tumulte des eſprits ; & par des voyes

toutes différentes, on arrivera au même but.

4°. C'eſt encore un principe fort certain qu'on ne change point les tempéramens, mais on en corrige les mauvaiſes qualités, & on en prévient les accidens dangéreux. On lave le ſang d'un atrabilaire, on en éteint l'embraſement, on en corrige l'âcreté, on y fait paſſer un beaume artificiel, qui ſupplée au défaut du naturel. Par ces moyens on parvient à relâcher ſes fibres; & avec tous ces ſecours, il peut arriver qu'un atrabilaire, devienne beaucoup moins ſenſible à l'impreſſion des Paſſions.

5. Il faut auſſi conſidérer les qualités de l'air ſur nos corps; & les effets qui en peuvent réſulter, rélativement aux Paſ-

ſions. Un homme exceſſivement ſuſceptible de l'impreſſion de ces mouvemens violens, doit chercher, autant qu'il le peut, un air exactement tempéré, qui chatouillant également & continuellement les houppes nerveuſes des tégumens, ne puiſſe communiquer aux fibres du cerveau, qu'une ſenſation voluptueuſe, & une tenſion modérée. Il doit préférer l'air de la campagne à celui d'une grande ville, & éviter ſurtout de demeurer dans un pays, où l'air feroit ſurchargé d'exhalaiſons ſulphureuſes ou bitumineuſes, dont l'action favoriſeroit l'extrême ſenſibilité des fibres de ſon cerveau.

6°. Le choix des alimens n'eſt pas d'une moindre conſéquence en pareil cas. Un hom-

me ſujet aux Paſſions turbulentes, doit uſer par préférence d'alimens propres à tempérer l'ardeur & l'âcreté des fluides, & à modérer l'action qu'ils ont ſur les ſolides. Tout aliment épicé, âcre & abondant en huile volatile exaltée, lui ſera abſolument interdit.

7°. Ces conſidérations s'étendent juſques ſur l'excrétion plus ou moins abondante des humeurs deſtinées aux différentes fonctions, & dont l'arêt peut occaſionner divers ſymptômes fâcheux, rélativement aux Paſſions. Il eſt des reſſources très-ſimples pour ceux en qui on ſoupçonne réplétion & ſuperfluité, dans les réſervoirs de l'humeur ſéminale. Les ſaignées en ſont une autre moins douce,

à la vérité, mais auſſi prompte pour les perſonnes du ſexe, dans leſquelles les évacuations périodiques ſont ſupprimées, ou difficiles à déterminer. On met à l'uſage du tabac, ceux en qui l'excrétion de l'humeur muqueuſe des narines eſt arrêtée. Au moyen de toutes ces précautions, on peut prévenir les déſordres que le ſéjour ou le reflux de ces différentes humeurs pourroit occaſionner dans les fonctions en général, & notament l'irritation qu'elles produiroient ſur les fibres nerveuſes, & tous les accidens qui en réſulteroient par rapport aux Paſſions.

8°. On diſſipe les mélancholiques par les voyages, les promenades, les exercices violens, & tout ce qui peut les diſtraire

de l'objet qui les applique. On peut par le même moyen prévenir la tristesse dans ceux qui y sont sujets, & même la chasser dans ceux qui en sont atteints.

9°. Enfin on peut prévenir les accès des Passions en mesurant la durée de la veille & du sommeil, & par un usage modéré de l'une & de l'autre, on ramene les fibres du cerveau à cet état de tension mitoyen, dans lequel elles n'ont ni trop ni trop peu de sensibilité, & ne nous font trop incliner, ni vers les Passions turbulentes, ni vers les Passions languissantes. C'est dans cet état heureux, quand on peut y parvenir, que l'ame toujours maîtresse d'elle-même, jouit avec

réflexion des douceurs d'une volupté tranquille, qui conſtitue ſon véritable appanage, & à laquelle elle étoit deſtinée dans les deſſeins du Créateur.

FIN.





